



LE BULLETIN ORNITHOLOGIQUE

Club des ornithologues de Québec inc.

ALBUM SOUVENIR

VOLUME 36, NUMÉRO HORS-SÉRIE, 1992

— CONGRÈS ORNITHOLOGIQUE DE L'AQGO - MAI 1990 —



LE BULLETIN ORNITHOLOGIQUE

ALBUM-SOUVENIR

Club des ornithologues de Québec inc.

Domaine de Maizerets

2 000, avenue Montmorency

Québec (Québec) G1J 5E7

Courrier de deuxième classe
enregistrement no 4909

Dépôt légal Bibliothèque nationale
du Québec et du Canada

ISSN-0007-5256

Traitement et mise en page

Danièle Rochette, Luce Ste-Marie et Jacques Turgeon

Traduction

Claude Simard

Photographie

Patricia Desjardins et Denis Talbot

REMERCIEMENTS

Le congrès ornithologique provincial de mai 1990 n'aurait pu se tenir sans l'aide financière et matérielle du Service canadien de la faune et du ministère du Loisir, de la Chasse et de la Pêche, que nous remercions sincèrement de leur participation.

Comme tout événement de ce genre, le véritable succès de ce congrès revient à l'équipe de bénévoles du Club des ornithologues de Québec qui, sous la généreuse contribution de leur président Christian Proulx, ont donné temps, énergie et surtout enthousiasme à organiser l'accueil et les inscriptions, l'hébergement et la logistique, à préparer les conférences, les ateliers et les excursions ainsi qu'à produire cet album souvenir.

Chaleureux mercis à tous ceux et celles qui ont fait de ce congrès un souvenir inoubliable dans la jeune histoire de l'ornithologie québécoise.

SOMMAIRE

- *Allocution de Roger Tory Peterson ...3*
- *Conférence de Jean Provencher4*
- *Conférence de Normand David8*
- *Conférence de Jacques Dufresne10*
- *Congrès en photos15*
- *Comptes rendus des ateliers18*

Photo de la page couverture

À la clôture du Congrès, les membres du C.A. du COQ ainsi que les bénévoles qui ont contribué à son succès.

UN VRAI ALBUM SOUVENIR

. Oui, le voici enfin ce fameux album souvenir du deuxième congrès ornithologique provincial, organisé par le Club des ornithologues de Québec au nom des clubs membres de l'Association québécoise des groupes d'ornithologues (AQGO). Les 18, 19 et 20 mai 1990, quelque **300 ornithologues** représentant 29 clubs de tous les coins du Québec, se sont réunis au campus Notre-Dame-de-Foy, à Saint-Augustin.

. Sous la présidence d'honneur de nul autre que **Roger Tory Peterson**, le congrès a donné la parole à des conférenciers de marque qui ont développé chacun un aspect du thème «L'ornithologie hier, aujourd'hui et surtout demain». L'historien **Jean Provencher** a traité de la pratique de l'ornithologie au début du siècle, **Normand David**, directeur de l'AQGO, nous a parlé de l'intérêt des ornithologues d'aujourd'hui et **Jacques Dufresne**, philosophe, nous a livré avec beaucoup d'humour et de poésie sa vision de l'avenir de l'ornithologie. Nous reproduisons ici les textes de ces conférences, dont la plupart ont subi des «coupures» bien arbitraires non en raison de leur intérêt mais plutôt pour des contraintes de production.

. Au menu du congrès également, les participants ont pu choisir parmi **21 ateliers** (six ateliers pratiques et 15 ateliers de discussion), portant sur des sujets aussi variés que l'utilisation de l'ordinateur, les noms français des oiseaux, la chasse comme «loisir armé», les chants d'oiseaux, le profil du club idéal, etc. Vous trouverez dans ces pages les comptes rendus de douze ateliers de discussion (malheureusement, trois comptes rendus d'ateliers n'ont pu être récupérés).

. Entre les conférences et les ateliers, les congressistes ont rencontré les **exposants** présents sur place avec leurs projets à caractère scientifique ou éducatif, leurs publications spécialisées, leurs productions vidéos, leurs T-shirts imprimés d'un Chardonneret jaune ou d'un Pilet, et de merveilleux vitraux de Grand Pic ou de Pluvier kildir.

. Un congrès ornithologique sans **excursions** ne serait pas vraiment complet ni couru, surtout en période migratoire! Par un temps froid et pluvieux, les ornithologues ont sillonné au petit matin, les samedi et dimanche, les battures de Beauport, le boisé de l'université Laval, la base de plein air de Sainte-Foy, la baie de Saint-Augustin, la forêt de Duchesnay et plusieurs autres sites soigneusement sélectionnés. La journée de lundi était consacrée à l'incontournable Cap Tourmente. Au nombre des observations réalisées, mentionnons en vedette régionale (3^e mention dans la région de Québec) une paire d'Avocette qui a dégarni quelque peu l'auditoire de monsieur Dufresne, dimanche avant-midi...

Bonne lecture à tous et à toutes et au plaisir de se rencontrer au prochain congrès provincial!

EXTRAITS DE LA CONFÉRENCE DE MONSIEUR PETERSON

Mesdames et messieurs, vous me voyez ravi d'être ici avec vous aujourd'hui. En ce moment, la migration des parulines est à son sommet ici au Québec et aussi au Connecticut, où je demeure. Ma femme Ginny et moi habitons une petite ville à mi-chemin entre New York et Boston, Old Lyme.

Quand je suis arrivé au Connecticut il y a environ trente-cinq ans, j'ai réalisé que j'avais un problème de la vue. J'avais besoin d'une nouvelle paire de lunettes. Voir de près me devenait de plus en plus difficile. Évidemment, je savais bien que cela arrivait à tout le monde passé la quarantaine. Il n'y avait pas d'optométriste à Old Lyme mais il y en avait un de l'autre côté de la rivière à Old Saybrook, le docteur Kelly. Quand je suis allé le voir à son bureau, mon nom ne lui disait rien. Il ne savait pas qui j'étais ni ce que je faisais dans la vie. Je lui raconte donc que j'étais un artiste et que j'avais un problème de la vue parce que je travaillais beaucoup dans les détails, à l'encre et à la plume. Je lui explique que j'aimais tenir les objets à cette distance-ci pour bien les vérifier, mais qu'en même temps je devais faire la mise au point sur mes modèles placés plus loin sur le bureau ou encore au milieu de la pièce. Il me dit : «Ce n'est rien. Ce qu'il vous faut, ce sont des verres à double ou peut-être à triple foyer.» Il ajoute que c'était le cas de bien des artistes. Il me fait alors passer des tests de la vue. Il me montre ses cartons et je les lis. Je pensais avoir bien réussi. Alors il me dit : «Je crois que vous êtes atteint d'astigmatisme». Je lui dis : «Ah b-b-bon. Et qu'est-ce que je dois faire?» Il me répond : «Eh bien, je vais vous le dire : si j'étais vous, je me mettrais à faire de l'observation d'oiseaux.» Je lui ai dit que je connaissais un bon livre là-dessus!»

Les oiseaux, les plus belles, dynamiques et observables des créatures sauvages, sont au centre de ma vie depuis l'époque où j'étais un gamin de onze ans. Depuis soixante-dix années, ils ont occupé mes pensées, envahi mes rêves et dominé mes lectures. Vous vous demandez peut-être quel événement a pu transformer un enfant difficile de onze ans en ornithologue incurable? C'est la faute d'un professeur que j'avais en septième année. Auparavant, je me rappelle un commentaire de mon vieux directeur dans une école de Boston où j'ai enseigné il y a bien longtemps. C'était à propos du problème de l'enseignant : «Comment un enseignant peut-il savoir si son effort porte fruit? Comment savoir si ses élèves l'ont bien compris?» Il lui faudrait peut-être des années pour le savoir. Il ne le saura peut-être même jamais. Si on me permet de prendre mon histoire personnelle à titre d'exemple, je peux dire que je ne serais pas ici en train de vous parler aujourd'hui, n'eût été de Blanche Hornbeck, mon professeur à l'école primaire, à Jamestown dans l'état de New York. Miss Hornbeck avait créé un club Junior Audubon et nous avait donné à chacun dix feuillets d'oiseaux à colorier. Mais comme un simple dessin à colorier ne présente pas un grand défi artistique, Miss Hornbeck nous fournit aussi de l'aquarelle et nous fit copier certaines planches en couleurs de Fuertes. Elle me donna un Geai bleu à copier - je croyais avoir très bien fait - mais quand elle mit nos dessins au mur, elle attribua le mien à Edith Sowle de la rangée voisine. Je m'objectai énergiquement et elle remit vite les choses en ordre. Je me suis souvent

demandé ce qu'était devenue Edith Sowle.

La plus éclatante expression de la vie

Malgré ce Geai bleu qui fut mon premier essai en dessin d'oiseaux, l'incident qui m'a vraiment accroché aux oiseaux pour la vie s'est produit le week-end suivant. C'était un samedi d'avril - en mille neuf cent vingt - il y a soixante-dix ans. Carl Hammerstrom, un voisin de ma rue, et moi, avions traversé la voie ferrée et grimpé Sweede Hill pour explorer un nouveau coin. En pénétrant dans un bosquet d'arbres, nous apercevons une boule de plumes brunes, accrochée au tronc d'un chêne. C'était un Pic flamboyant, endormi, la tête enfouie dans les plumes de son dos. Il se reposait probablement de sa migration mais moi je le croyais mort. Au moment où, délicatement, je la touche, la boule de plumes inertes reprend vie, me regarde avec de grands yeux puis s'envole, faisant flamboyer le doré de ses ailes. C'était comme une résurrection : cette chose qui semblait morte était pourtant bel et bien vivante. Depuis lors, les oiseaux me sont apparus comme la plus éclatante expression de la vie.

L'oiseau peut voler où et quand bon lui semble. Je suis sûr que c'est cela qui m'attirait quand j'étais gamin. À moi qui n'aimais ni la discipline ni les restrictions, les oiseaux me semblaient des êtres merveilleux. Certains jours, j'aurais aimé voler comme eux, et partir... Pendant les premières années, je me rappelais chacune de mes sorties, je me rappelais presque chacun des oiseaux que j'avais vus, et même la date d'observation. Cela devint un jeu, une compétition pour voir combien d'oiseaux je pouvais identifier en un seul jour et découvrir des raretés. Graduellement, je m'intéressai à leur façon de vivre. Les oiseaux devinrent ainsi une obsession dont je ne me suis jamais libéré.

Des oiseaux comme les merles, les troglodytes et les roselins font bien plus qu'égayer nos jardins; ou remplir la gibecière des chasseurs comme le font les canards et les perdrix; ou servir la coche des ornithologues, comme les parulines et les oiseaux de rivage. L'oiseau, par son taux de métabolisme élevé et son rythme de vie effréné, nous montre peut-être mieux que tout autre animal les forces de la vie à l'oeuvre. Il est aussi un indice rapide des changements de l'environnement, cet environnement que tous nous partageons. L'oiseau est une sorte de baromètre écologique, un système d'alarme qui nous avertit dès que quelque chose ne tourne pas rond. Une personne sensée qui observe les oiseaux - ou les mammifères, les poissons ou les papillons - devient inévitablement un protecteur de l'environnement.

S'il n'y avait plus d'oiseaux, l'équilibre de la nature telle que nous la connaissons serait gravement perturbé. Moi, en tout cas, je trouverais le monde bien triste sans les oiseaux.

Je me rappelle une réflexion de Charles Lindberg qui, dans ses dernières années, s'inquiétait de ce qu'il voyait se passer dans le monde de la nature. Il me dit un jour que, s'il avait à choisir entre l'existence des oiseaux ou celle de l'avion, il choisirait les oiseaux.

(Traduction de Claude Simard)

Présentation par André Dupéré

Je voudrais vous présenter un passionné d'ornithologie et aussi quelqu'un de passionnant. Cette passion ne l'a pas empêché de terminer une maîtrise en histoire, d'avoir sa propre entreprise de recherche historique, de concevoir 26 émissions télévisées sur l'histoire de l'agriculture au Québec, de publier une douzaine de livres dont le dernier, Les quatre saisons dans la Vallée du Saint-Laurent. J'invite Jean Provencher à nous présenter sa conférence sur l'histoire de l'ornithologie au Québec.

L'INTÉRÊT PASSÉ POUR LES OISEAUX D'ICI

En Nouvelle-France d'abord

Les Français venus ici ont mis bien du temps à s'intéresser aux oiseaux. Cartier et Champlain, par exemple, s'attardent longuement à décrire les paysages de la vallée du Saint-Laurent, la flore et la faune également. Mais ils ne parlent guère des oiseaux. Pierre Boucher, le premier, en 1664, dans son Histoire véritable et naturelle de la Nouvelle-France, énumère une quarantaine d'espèces. Mais il passe vite; il ne s'attarde vraiment qu'à deux : l'outarde et la tourte. L'outarde, parce que, dit-il, ce n'est pas un oiseau très commun en France et que c'est ici le gibier de rivière le plus commun. La tourte, parce qu'il en vient de mai à septembre des quantités prodigieuses et que l'on en tue en abondance.

Le premier ouvrage sur les oiseaux d'ici est L'histoire naturelle des Indes occidentales attribuée au père Louis Nicolas. On le date habituellement de 1690. À vrai dire, l'ouvrage porte sur les choses de la nature en général; mais, uniquement sur les oiseaux, il comprend 30 feuillets de grandeur 8 1/2" x 14". C'est un récit descriptif, parfois fabuleux, qui recense plus d'une centaine d'espèces.

L'auteur commence d'abord par parler de l'oiseau-mouche, «le plus rare, le plus beau et le plus merveilleux de tous ceux qu'on voit dans le nouveau monde». Après l'avoir décrit, il ajoute : «Dans les commencements que les Européens habitèrent les Indes, ces oiseaux étaient précieux, les dames de la cour en portaient au lieu de pendants d'oreilles; mais la mode est passée et les curieux se contentent de les tenir par rareté dans leurs cabinets.» Il parle aussi de l'oiseau jaune, de l'oiseau rouge, de l'oiseau rouge et noir, de l'oiseau bleu, surnommé l'oiseau royal. Des espèces que l'on arrive bien ou mal à identifier. Est-ce le chardonneret jaune, le tangara écarlate, le merle bleu?

L'auteur, lui, arrive bien à identifier le merle d'Amérique, qu'il nomme précisément merle, cet oiseau, dit-il, qui siffle agréablement et qui marque infailliblement le printemps quand il commence à paraître et à chanter. Il appelle étourneau ou sanzonnet ce qui semble être le quiscale bronzé, «tout noirs et si beaux qu'on découvre aisément sur tout leur manteau et sur toutes leurs penes toute la grande variété des couleurs à travers un glacis fort brillant qui laisse voir parfaitement toute la vivacité des couleurs qu'on voit

ordinairement sur le col de nos plus rares pigeons.» Et il semble que les quiscales étaient aussi abondants qu'aujourd'hui, puisque l'auteur ajoute que «les arbres en sont quelquefois si chargés qu'il y en a plus que des feuilles».

Lorsqu'il nous entretient des oiseaux de nuit qu'il a remarqués, il nous parle d'abord de la chauve-souris et on sent l'auteur bien perplexe. «Bien que la chauve-souris ne soit pas à proprement parler un oiseau, n'ayant point de plumes et ayant des dents et 8 ou 10 pattes garnies de petites griffes, je dirai néanmoins que la chauve-souris est une je ne sais quelle espèce d'oiseau, puisqu'elle vole.» Il place dans les oiseaux de nuit ce qu'il appelle le gros hiboux, tout blanc, moucheté de noir, l'oiseau «le plus gros et le plus grand que j'ai jamais vu dans toutes mes courses, grand comme un mouton».

Il est étonnant d'apprendre dans cet ouvrage que l'oie des neiges, avant de s'envoler, «se charge dans le bec d'une pierre grosse comme une balle de mousquet, pour se contraindre à ne pas faire de bruit en l'air, pour ne pas avertir l'oiseau de proie de son passage».

Ça, c'est le premier ouvrage sur les oiseaux d'ici, L'Histoire naturelle des Indes occidentales attribuée au père Louis Nicolas.

Petit détour par les États-Unis

Après le père Nicolas, on montre pendant très longtemps le plus parfait désintéressement pour les oiseaux d'ici. En fait, ce n'est qu'au début du XIXe siècle que l'ornithologie est relancée, et ce aux États-Unis d'abord. Faisons donc un détour par les États-Unis. Des naturalistes, qui s'attachent à décrire les espèces et les sous-espèces du continent nord-américain, font figure de pionniers. Nommons-les. J. J. Vieillot qui publie en 1807 Les oiseaux de l'Amérique septentrionale; Alexander Wilson dont l'oeuvre American Ornithology sera publiée en quatre volumes de 1808 à 1814. Wilson est intéressant; il étudie les oiseaux, entre autres, pour démolir le discours des naturalistes européens du XVIIIe siècle, dont Buffon lui-même, qui répétaient à tous vents que les oiseaux du Nouveau Monde étaient en tout points inférieurs à ceux de l'Ancien. Un autre pionnier, Jean-Jacques Audubon (on devrait peut-être l'appeler John James, puisqu'il est né de parents français, mais en Louisiane), publie de 1831 à 1839, en cinq volumes, son Ornithological Biography. Thomas Nuttall publie en deux volumes, de 1832 à 1834, son Manual of the Ornithology of the United States and Canada. A compter de 1850, le naturaliste Spencer F. Baird, responsable de la chaire d'histoire naturelle du Smithsonian Institute, se lance à son tour dans l'exploration ornithologique de l'Amérique du Nord et étudie particulièrement la variation géographique des oiseaux. Bientôt, au cours de la décennie, il publie son livre Birds of North America.

Ces gens font école; ils débroussaillent. Au cours de la seconde moitié du XIXe siècle, après cette période d'abord descriptive, l'ornithologie s'oriente dans des chemins variés, et ce partout en Occident. On voit apparaître des monographies de divers groupes d'oiseaux. Le collaborateur de Spencer Baird, Robert

Ridgway, s'intéresse aux problèmes posés par l'espèce et la sous-espèce. J. A. Allen étudie les caractères des oiseaux en rapport avec les conditions du milieu. D'importants travaux sur l'anatomie aviaire sont réalisés. Des biologistes commencent à s'intéresser aux migrations d'oiseaux. Mais le baguage des oiseaux, introduit par H. C. Mortensen en 1890 ne prendra un réel essor qu'au XX^e siècle. Tandis que se fondent les premières revues spécialisées d'ornithologie (Journal For Ornithology, en Allemagne en 1852; Ibis, en Angleterre en 1858; The Bulletin of the Nuttall Ornithological Club aux États-Unis en 1876, devenu Auk en 1883; et Ornis en 1885), la coopération internationale s'organise et le premier congrès international d'ornithologie se tient à Vienne en 1884.

• • •

L'intérêt américain pour l'étude des oiseaux n'est pas seulement scientifique. Il vise aussi à long terme l'arrêt des grandes tueries. Pensons à la tourte, dont la dernière est disparue au zoo de Cincinnati en 1914. Ni nous, ni nos parents, ni nos grands-parents n'ont pu voir de tourte. Alors que sur les quais de New York en 1805, Audubon voit des schooners pleins à ras-bord de tourtes, liées en ballots, tuées sur les bords de la rivière Hudson. Il dit qu'elles se vendent 1¢ l'unité. En 1830, il dit qu'elles sont si abondantes sur les marchés de New York qu'on en voit des piles à la ronde. Il en achète alors 350 vivantes qu'il envoie en Angleterre. En 1878, le professeur H.B. Roney décrit un lieu de nidification pour la tourte d'une superficie de 100 000 acres à Petosky au Michigan et où les gens tuent 1 500 000 oiseaux et n'en laissent que 80 000 de vivants. On a montré, ici comme ailleurs, un tel acharnement contre la tourte, cet oiseau qu'on disait fort peu craintif, qu'elle est aujourd'hui disparue.

Et le gouvernement américain n'est pas clair non plus dans tout cela. En 1817, le Congrès adopte une loi pour protéger les bécasses, les bécassines, les colins, les alouettes et les merles et pour enjoindre la population de s'en donner à cœur joie sur les corneilles, les oiseaux noirs, les hiboux, les geais bleus et les éperviers. On permet le commerce des oiseaux de volière. Voici en 1857 quelques oiseaux de volière que l'on vend vivants sur les marchés de New York: les canaris (3 à 5\$ pièce), les moineaux (1 à 2\$), les moqueurs (10 à 12\$), les merles américains (3 à 5\$), les perroquets (5 à 15\$), les cailles (2\$), les tourterelles (2 à 5\$), les pigeons (3 à 5\$), les goglus (3\$) et les oiseaux noirs chantants (2\$).

En 1883, les amants et les défenseurs de l'ornithologie fondent l'American Ornithologists' Union (AOU), qui regroupe autant des hommes de science que des gens comme vous et moi. L'un de ses premiers combats est contre cette grande destruction d'oiseaux qui se fait pour les chapeaux des Américaines coquettes. L'AOU accuse carrément les femmes américaines d'être responsables de la mort de cinq millions d'oiseaux, dont les plumes servent de garniture à leurs chapeaux et à leurs bonnets. On les rend à l'avance responsables de la possible extermination de la sterne pierregarin en 1883. À titre d'exemple, on mentionne que deux hommes de Tampa Bay, en Floride, ont passé un contrat pour la livraison de 30 000 sternes pierregarin en une seule saison au début des années

1880. Et l'on a découvert de semblables marchés passés sur la côte est américaine à quatre ou cinq endroits, dont à Cape Cod où 40 000 sternes seront tuées. Et ce, sans compter le millier de goglus tués en banlieue de Philadelphie. Pour abolir cette coutume pernicieuse, l'AOU propose d'organiser des sociétés féminines de protection des oiseaux. Je n'ai pas fouillé davantage et je ne peux vous dire si un grand nombre de sociétés féminines furent par la suite mises sur pied pour protéger les oiseaux. Chose certaine, les diverses campagnes de sensibilisation menées par l'AOU mèneront à la Loi sur la convention des oiseaux migrateurs en 1916.

DE RETOUR AU QUÉBEC

Mais nous nous sommes éloignés, et revenons au Québec. À vrai dire, si nous nous sommes attardés aussi longtemps aux États-Unis, c'est que les études américaines dans le domaine, les premiers ouvrages d'ornithologie influenceront ceux qui, ici, décideront de publier sur le sujet. Sans compter que nous n'agissions pas différemment à l'égard des oiseaux. Ce qui était dénoncé là-bas aurait pu l'être ici. Nous vendions les oiseaux sur les marchés, morts ou vivants. Nous nous livrions à des tueries de tourtes. Jusqu'au XX^e siècle, surtout en aval de Québec, on s'est rendu sur les îles du Saint-Laurent cueillir les oeufs des oiseaux qui y nichaient au printemps. Et jusqu'à récemment encore, on chassait le bruant des neiges de façon traditionnelle sur la côte de Beauport et l'île d'Orléans. Il y a encore sept ans, j'ai téléphoné au Service de conservation de la faune à Québec pour m'informer de la chose et on m'a confirmé que le Service portait cette année-là plus de 100 plaintes contre des gens de la côte ou de l'île d'Orléans, qui se livraient à la chasse au «p'tit oiseau blanc» ou au «p'tit oiseau de misère».

JAMES M. LEMOINE

Mais revenons à nos ornithologues d'ici. En 1860-1861, James Macpherson LeMoine est le premier Canadien à publier un ouvrage sur les oiseaux du Canada, ouvrage intitulé Ornithologie du Canada. Avocat attaché à l'Assemblée législative du Québec et membre en vue de la Quebec Literary and Historical Society, LeMoine est un grand bourgeois de Québec qui aime accueillir dans sa villa de Sillery le gratin littéraire et politique. Pour rédiger son ouvrage sur les oiseaux, LeMoine se sert non seulement de ses observations personnelles, mais également des nombreux ouvrages américains déjà parus, comme ceux de Vieillot, de Wilson, d'Audubon et de Baird. Il nous prévient dès le départ que la nomenclature et la classification adoptées sont celles de Baird dans Birds of North America, alors que les dimensions sont celles fournies par Audubon dans Ornithological Biography. Quoi qu'il en soit, LeMoine dira 30 ans plus tard que ce premier ouvrage de la sorte en français au Québec était l'effort d'un «littérateur» plus que d'un «savant» qui visait à stimuler l'intérêt de ses compatriotes dans un domaine passionnant de l'histoire naturelle.

• • •

Voici un peu ce que j'en retiens. LeMoine, d'abord, a bien observé les oiseaux. Sur le geai bleu, il dit : «Parmi les autres chantres des bois... dans le concert général, sa voix représente assez

la trompette. Il a la faculté d'imiter le cri des autres espèces. Lorsqu'il s'entretient avec sa compagne, il simule le cri du canard; mais si on l'approche, la note d'alarme qu'il émet en s'envolant est véhémement et soudaine. En d'autres occasions, on croirait entendre le grincement de la roue d'une brouette; le tout accompagné de gestes, de soubresauts et de hochements de tête fort singuliers.» Dans cet ouvrage, on apprend aussi que le bruant des neiges, le sizerin flammé, le vacher à tête brune et le merle américain sont chassés en grand nombre et vendus sur les marchés de Québec.

Si LeMoine insiste tant sur les oiseaux qui peuvent se garder dans une volière, c'est que c'est la mode à l'époque, du moins chez les grands bourgeois qui possèdent des villas, de posséder une volière et d'avoir, comme il le dit lui-même, «une jolie collection d'oiseaux chanteurs, et pour ainsi dire, libres dans leur captivité». C'est la Nature à portée de la main. Mais la mode des volières ne se répandra pas dans l'ensemble de la population.

• • •

CHARLES-EUSÈBE DIONNE

Cet ornithologue québécois appartient à un milieu social plus humble que celui de LeMoine. Né en 1846 à Saint-Denis-de-Kamouraska, il s'initie par lui-même à l'étude des oiseaux et naturalise de nombreux spécimens. En 1882, il devient curateur du Musée zoologique de l'université Laval. L'année suivante, il publie l'ouvrage Les oiseaux du Canada. Pour écrire ce livre, il s'inspire des mêmes ouvrages que LeMoine, soit ceux de Vieillot, de Wilson, d'Audubon et de Baird; il a consulté de plus les traités de Maynard et Nuttall et le livre de LeMoine lui-même. Il nous signale également en bibliographie qu'il a parcouru les livres de Studer, Birds of North America et de Ross, Birds of Canada. Malheureusement, nous ne sommes pas parvenus, dans le cadre de nos recherches, à trouver quoi que ce soit sur ces deux auteurs et leurs ouvrages respectifs. Quoi qu'il en soit, Dionne s'inspire d'abord et avant tout du livre d'Elliott Coues, Key to North American Birds, publié en 1872. Il emprunte de Coues sa clef analytique, sa nomenclature, «la plus généralement reconnue», et bon nombre de ses gravures.

Dans sa préface, Dionne écrit que les oiseaux ne commandent pas seulement notre admiration, mais qu'ils ont encore des droits incontestables à notre gratitude et qu'ils méritent d'être connus et protégés, ne serait-ce que du simple fait qu'ils rendent des services inappréciables à l'agriculture et fournissent à notre table ses mets les plus délicats. La plupart des 340 espèces qu'il recense sont décrites d'après des spécimens de sa propre collection ou de celle de l'université Laval. Il les accompagne de notes sur leur distribution géographique, leurs moeurs, leurs régimes alimentaires, etc. L'ouvrage de Dionne fut considéré à l'époque comme le premier ouvrage «scientifique» publié ici et fut fort bien accueilli.

• • •

Son ouvrage sur les oiseaux du Canada publié, Dionne continue de s'intéresser aux oiseaux du Québec. Il visite régulièrement le marché de Québec pour y dénicher des oiseaux rares mis en

vente et les naturalise. Il part à la chasse, prêt à tuer un oiseau qui lui semble inconnu. Une photographie, d'ailleurs, en possession du Séminaire de Québec, nous le montre aux aguets, assis dans l'herbe, le fusil à deux canons en main, à la recherche de l'oiseau rare. Qu'en fera-t-il? Il le naturalisera d'abord, puis le gardera dans sa propre collection ou l'offrira à l'université Laval ou à quelque collègue ou couvent.

Au moins jusqu'au premier quart du XX^e siècle, un bon ornithologue est celui qui chasse les oiseaux et qui a chez lui une belle collection d'espèces naturalisées. Paradoxalement, agir ainsi, c'est prendre soin de la faune ailée.

Vousriez. Voyons l'histoire de Napoléon Comeau. Comeau fut «officier des pêcheries» pour le gouvernement fédéral durant plus de 30 ans sur la Côte Nord, soit au cours du dernier quart du XIX^e siècle et au début du XX^e. Il est l'auteur d'un ouvrage paru en 1945 aux Éditions Garneau, à Québec, intitulé La vie et le sport sur la Côte Nord du Bas-Saint-Laurent et du Golfe. En appendice, il nous livre la liste complète des oiseaux qu'il a pu observer dans son coin de pays. 208 espèces.

Comment procède-t-il pour les identifier? Il les tue. «Grive des ruisseaux. Tuée le 6 juin 1882. Vu d'autres. Étourneau à tête jaune. Tué devant sa porte à Godbout à bonne heure en septembre 1878. Pic doré. Tué un le 2 mai 1889. Le squatarole à ventre noir, ou vanneau ou pluvier. Abattu cinq le 9 juin 1904.» Et ça continue ainsi. A l'occasion, il envoie les espèces rares à son copain, C.-H. Merriam, du Smithsonian Institute.

• • •

Mais revenons à Dionne. On l'a dit : son ouvrage publié sur les oiseaux du Canada, il continue à s'intéresser aux oiseaux, à améliorer sa première publication. Et voici qu'il publie en 1906 à mille exemplaires Les oiseaux de la Province de Québec. Victor Gaboriault écrit : «Cet ouvrage, à la fois technique et populaire, est le couronnement de plus de 40 années d'études et d'observation. C'est encore l'oeuvre classique par excellence sur la faune ornithologique du Québec.» Pour les noms spécifiques, Dionne adopte les nomenclatures latine et anglaise du check-list de l'American Ornithologists' Union publié en 1886. Pour chaque espèce, après avoir indiqué sa distribution géographique la plus étendue, il donne les endroits du Québec où on l'a signalée, son abondance relative, l'époque de ses migrations et de sa couvaison, puis la description du nid et des oeufs. Il ajoute des notes souvent copieuses et intéressantes sur les moeurs de l'oiseau, sa valeur économique et son intérêt cynégétique.

Les oiseaux de la Province de Québec fut fort bien accueilli par la critique, tant au Canada qu'aux États-Unis. Victor Gaboriault dira à la fin des années 1940 qu'après quatre décennies, ce livre n'a presque rien perdu de son attrait populaire. Selon lui, les spécialistes le consultent encore pour ses notes sur la distribution géographique des espèces, les taxidermistes, pour ses clefs et ses descriptions des plumages, et les profanes, pour ses notes sur les moeurs des oiseaux.

LA CONVENTION SUR LES OISEAUX MIGRATEURS

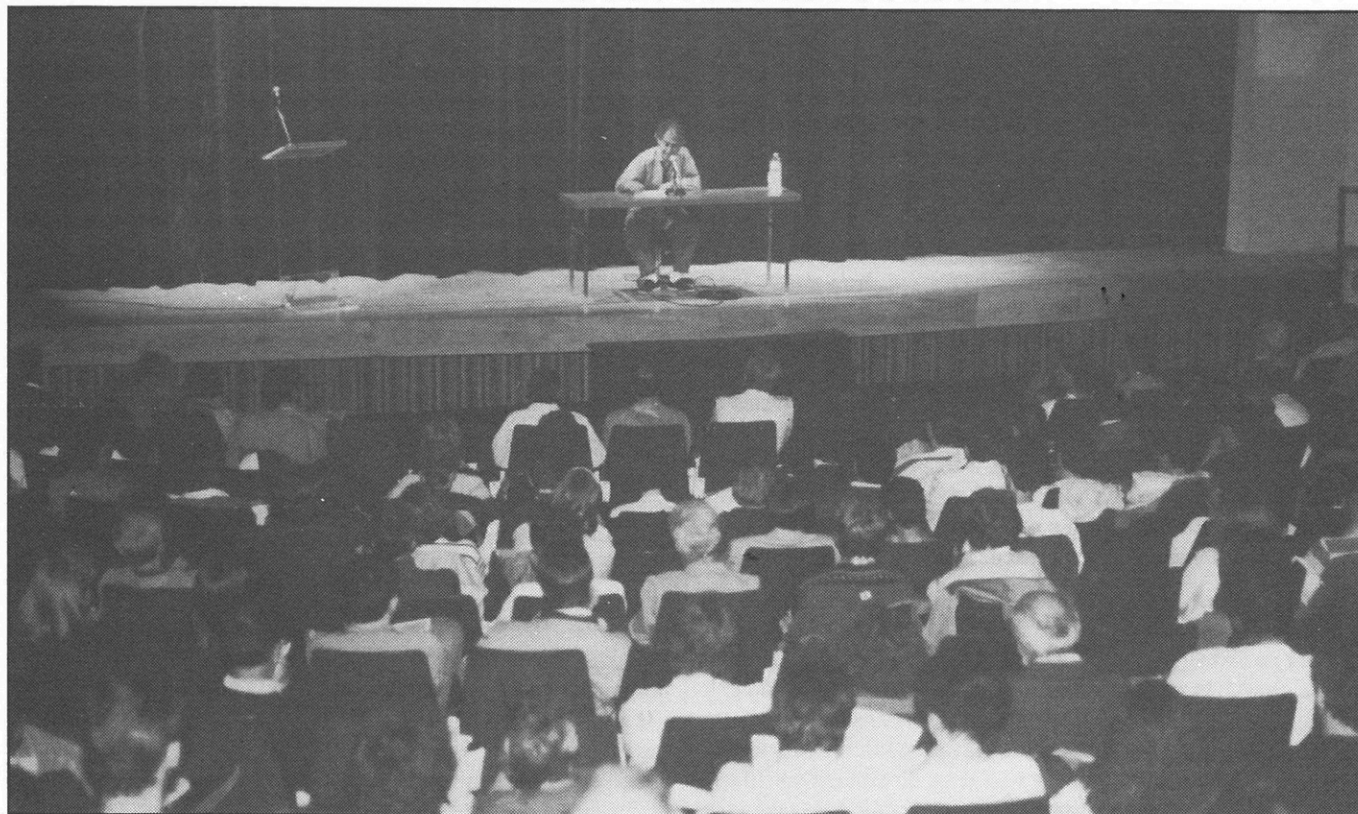
Un mot maintenant sur Martha, la dernière tourte, morte au zoo de Cincinnati en 1914. Sa mort vient ajouter du poids aux nombreuses campagnes de protection que mène l'AOU depuis une trentaine d'années. On a comme ça, sous le nez, la disparition d'une espèce. Et on continue sérieusement de s'inquiéter pour d'autres. Les Américains, par exemple, font un commerce considérable d'oeufs d'oiseaux; ils détruisent des milliers de couvées dont les oeufs sont trop vieux, afin de faire recommencer les pontes et récolter des oeufs plus frais. Alors le Congrès passe une loi protégeant tous les oiseaux migrateurs.

Mais pour bien protéger les oiseaux migrateurs, il faut mettre le Canada dans le coup. En aval de Québec, par exemple, les lois de la chasse et de la pêche permettent aux habitants des rives de l'Estuaire et du Golfe de chasser en toutes saisons de l'année, à la condition que ce soit pour leur nourriture seulement. Aussi, en août 1916, le Canada et les États-Unis signent un pacte ou un traité solennel pourvoyant à la protection de tous les oiseaux considérés comme valant la peine d'être protégés, parmi ceux qui traversent la frontière deux fois par année. La convention prévoit que le canard eider sera protégé jusqu'en 1923, le courlis et plusieurs autres oiseaux de rivage (dont le phalarope de Wilson), jusqu'en 1928. Et en 1917, le Parlement du Canada adopte la Loi sur la Convention des oiseaux migrateurs.

VICTOR GABORIAULT (1909-1952)

Un mot maintenant sur Victor Gaboriault. Les membres du Club des Ornithologues de Québec le connaissent bien, ne serait-ce que pour avoir consulté les cahiers qui portent son nom. «Il fut le plus professionnel des ornithologues amateurs québécois et le premier à l'avoir été». C'est la présentation que le Bureau de direction du COQ fait de lui dans l'avant-propos du numéro 1 des Cahiers Victor-Gaboriault, intitulé Victor Gaboriault, ornithologue, de Normand David. Comme Marie-Victorin qui en profitait pour herboriser là où il passait, ce Clerc de Saint-Viateur en profitait pour «ornithologuer» au fil de ses nominations comme enseignant. Il fait partie de ces Québécois qui, au XX^e siècle, se sont voués corps et âme à un objet de la nature. Les frères Marie-Victorin et Louis-Marie pour la flore, René Pomerleau pour les champignons, Jean-Paul Laplante pour les papillons, le frère Firmin Laliberté pour les insectes, et en particulier les coléoptères. Sans eux, on ne disposerait pas aujourd'hui de ces trésors de renseignements qu'ils ont amassés.

Voilà. Il faudrait aussi parler de la fondation en 1955 du Club des Ornithologues de Québec, de sa façon de travailler, de son feuillet d'observations. Chose certaine, si l'ornithologie n'a environ qu'une centaine d'années au Québec, le loisir ornithologique n'a jamais été aussi populaire que depuis une quinzaine d'années. Et c'est grâce, en particulier, aux nombreux groupes d'ornithologues si cette passion est aussi vivante chez nous.



Un auditoire attentif a écouté les propos de l'historien Jean Provencher, sur la photo, ainsi que ceux des conférenciers Normand David, président de l'AQGO, et du philosophe Jacques Dufresne, tous invités à développer l'un ou l'autre aspect du thème «L'ornithologie hier, aujourd'hui et surtout demain».

Présentation par Daniel Jauvin

Il me fait plaisir de vous présenter Normand David dont tout le monde a entendu parler, que tout le monde connaît. Normand a une licence en histoire et des fondements d'historien. Il a fait des études en traduction mais c'est, avant tout, un ornithologue autodidacte. Il est ornithologue amateur depuis une trentaine d'années et directeur de l'Association québécoise des groupes d'ornithologues depuis deux ans maintenant. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, entre autres le tout dernier, Le guide des sites ornithologiques au Québec. Il est également l'auteur de Observer les oiseaux au Québec et de Comment nourrir les oiseaux autour de chez soi. Il est co-traducteur du Guide des oiseaux de l'Amérique du Nord à l'Est des Rocheuses de Peterson et co-traducteur du Guide des oiseaux de l'Amérique du Nord du National Geographic Society. C'est aussi un grand cocher, il ne faut pas se le cacher. Quelqu'un qui n'hésite pas à se déplacer d'un bout à l'autre de la province. J'ai déjà vécu avec lui un voyage-éclair Montréal-Île d'Anticosti dans la même journée pour cocher un oiseau. Alors, sans plus tarder, je cède la parole à Normand qui va nous dire «Pourquoi les gens s'intéressent à l'ornithologie aujourd'hui?»

Avant de commencer, je m'en voudrais de ne pas spécifier que deux des ouvrages que j'ai écrits, je ne les ai pas écrits seul. Michel Gosselin a participé à Observer les oiseaux au Québec et Gaétan Duquette a participé à Comment nourrir les oiseaux autour de chez soi. Je remercie du fond du cœur les organisateurs du Congrès et les dirigeants du COQ de m'avoir invité à vous adresser quelques mots.

Trente ans de ma vie sont associés aux oiseaux et, d'une certaine façon, c'est relié à l'existence du COQ et ça, je ne peux pas l'oublier. Mes propos, dans une certaine mesure, dans une mesure certaine, vont refléter ma perception des choses. Il va sans doute y avoir des omissions, des points dont je vais exagérer ou sous-estimer l'importance. Ce que je veux faire, c'est décrire ce que je perçois. Je ne cherche pas à expliquer. Je ne veux surtout pas vous livrer ce qui devrait être ou pourrait être une vérité finale. Les pistes de réflexion que je vous laisse, il faut que vous les amalgamiez à vos propres perceptions et, de cette façon, il est possible que vous vous fassiez une meilleure idée du sujet que j'aborde. Je vais vous parler de l'ornithologie d'aujourd'hui, mais avec ma formation d'historien, je vais vous parler brièvement de l'ornithologie d'hier.

Il y a trente ans, il y a vingt ans, on venait à l'observation des oiseaux principalement par le milieu scolaire, que ce soit à l'école, au collège classique, dans les camps de vacances. Bon nombre d'enseignants, la plupart d'entre eux religieux (c'était le contexte social du Québec à l'époque) nous sensibilisaient aux oiseaux. C'était offert comme un complément à la formation, un complément à la formation intellectuelle et ça veut donc dire que, il y a 20 ans, 30 ans, c'était surtout les jeunes qui étaient sensibilisés à la présence

des oiseaux, au monde des oiseaux. Par ailleurs, c'était surtout les garçons qui étaient exposés à cette belle chose. Moi, je me rappelle... je ne suis pas si vieux que ça mais... je me rappelle des premières années de ma présence au COQ et la majorité des excursionnistes, des participants étaient des gens de sexe masculin.

De 1955 à 1975, le COQ fut le seul organisme à caractère exclusivement ornithologique à oeuvrer au sein de la communauté francophone. Je voudrais vous lire un court extrait de la page 1 du numéro 1 du volume 1 du bulletin ornithologique:

«L'étude des oiseaux dans leur habitat demeure la façon la plus directe de les connaître. Bien entendu, elle se complète par la consultation des volumes, la visite des musées. C'est pourquoi, la direction du Club mettra tous ses moyens à la disposition des membres afin de leur permettre de constater que les oiseaux ne sont pas aussi rares qu'on le croit et pas aussi difficiles à observer. Le bulletin que vous recevez aujourd'hui vous renseignera sur les activités du Club, principalement sur les observations des coopérateurs qui nous fourniront des renseignements sérieux sur les oiseaux.»

Alors je reviens brièvement et je souligne les mots importants de ce court extrait. «Les connaître». Ce n'est pas écrit «les admirer», ce n'est pas écrit «les protéger». «Consultation de volumes». Je vous parlais tantôt de la formation intellectuelle, principalement intellectuelle. Les préoccupations majeures à cette époque étaient à caractère didactique, factuel et informatif. La majorité des connaissances transmises avaient trait à l'identification et à la répartition des oiseaux. Les pages du Bulletin ornithologique se sont donc remplies d'une masse considérable de données et une partie de ces données ont été utilisées dans divers ouvrages sur les oiseaux comme Les oiseaux du Canada de Godfrey en 1966 ou, par exemple, Les oiseaux de la région de Montréal, de Henri Ouellet. Ces ouvrages ont été préparés dans un cadre de recherche scientifique. L'observation des oiseaux était donc, il y a 20, 30 ans, tout le monde en convenait instinctivement, un loisir scientifique. On récoltait des données dans ses moments de loisirs mais celles-ci contribuaient à l'augmentation des connaissances.

Mais depuis le début des années '80, je crois qu'on peut affirmer qu'on a assisté à une transformation radicale de la pratique de notre loisir. De nos jours, les gens s'intéressent aux oiseaux à tout âge. Que ce soient les personnes âgées, les jeunes familles, les familles d'âge moyen, avec ou sans enfants, les jeunes, tout le monde s'intéresse un jour ou l'autre à l'observation des oiseaux.

Évidemment, le milieu scolaire n'est plus la voie d'accès principale au loisir ornithologique. Nombre d'intervenants sensibilisent la population par divers moyens. Ça peut être simplement la télévision qui, à chaque semaine, nous présente des films, des reportages sur les oiseaux de notre région, de notre pays, du monde entier, et le simple fait d'être exposé, semaine après semaine, à cette réalité est une façon d'inciter les gens à vouloir en apprendre plus.

Nombre d'organismes font de la sensibilisation. Les gouvernements ne se gênent pas évidemment non plus pour publiciser leurs bons coups. Alors, tout le monde parle d'oiseaux et c'est ce qui fait que la population est rejointe de diverses façons.

De nos jours, autant les femmes que les hommes composent les rangs des ornithologues amateurs. Et je ne crois pas me tromper, en regardant cette salle, que les femmes composent aujourd'hui plus de 50% de l'assistance. On est loin de l'époque où la femme était la secrétaire d'office d'un club. Et c'est tant mieux!

Des nouveaux clubs qui sont apparus après le COQ, plusieurs sont ancrés dans le tissu social. Moi, je suis étonné parce qu'on me demande souvent d'aller faire des conférences dans divers clubs, que ce soit à Sorel, Saint-Jovite, Granby ou Victoriaville. Je suis étonné de constater comment l'organisation d'un club est solidement implantée dans le milieu social duquel sont issus les dirigeants. C'est une chose nouvelle qui n'existait pas par rapport à il y a 20 ou 30 ans. Si on continue dans les différences, on constate que les motivations profondes de l'intérêt envers les oiseaux sont beaucoup plus diversifiées et beaucoup plus subtiles. Beaucoup de préoccupations esthétiques ou émotives entrent en ligne de compte. Là, je ne suis pas qualifié... Je ne suis ni psychologue ni psychiatre pour tenter de vous l'expliquer. Mon rôle n'est pas là, mais je me borne à constater que ces préoccupations ont une grande place. Alors on peut se poser la question : «L'observation des oiseaux est-elle toujours un loisir scientifique?»

Qu'y a-t-il de scientifique à poser des nichoirs et à accueillir des hirondelles sur son terrain? Qu'y a-t-il de scientifique à nourrir les oiseaux? Qu'y a-t-il de scientifique à participer à un recensement d'oiseaux de Noël et à couronner le tout par un souper aux fêtes au lard? Qu'y a-t-il de scientifique à voir 300 espèces d'oiseaux en un an au Québec? Qu'y a-t-il de scientifique à pouvoir se vanter qu'on a vu 350 espèces d'oiseaux au Québec dans sa vie? Qu'y a-t-il de scientifique à identifier le premier chardonneret des pins qui se présente à sa mangeoire ou à identifier le premier engoulevent de Caroline qui vient du Québec?

Dans la pratique de toutes ces activités, faut bien se rendre à l'évidence, il y a peu de préoccupations scientifiques. Les clubs ne se composent plus d'une majorité de gens dont la curiosité se nourrit de renseignements axés sur la répartition et l'identification des oiseaux. **Aujourd'hui, les ornithologues amateurs sont des gens qui recherchent et retirent un délasserment, un plaisir à voir les oiseaux.**

Pourquoi, à chaque printemps, suis-je si impatient de revoir la bleue à gorge noire? Pourquoi, à chaque printemps, au sein des clubs, tant de gens se lèvent à l'heure des oiseaux, vont patauger dans les marais ou vont se faire piquer par les maringouins? Pourquoi tant de gens font des efforts pour nourrir les oiseaux et les loger sous leurs fenêtres?

Dans ce domaine particulier de l'alimentation des oiseaux autour de la maison, qui est une activité dont la popularité est extraordinaire et à laquelle j'ai peut-être contribué d'une certaine façon... dans cette activité de nourrir, il y a toutes sortes de motiva-

tions. J'ai cru déceler, en donnant des conférences, en répondant à des questions, que les gens croient aider les oiseaux pour, en quelque sorte, se déculpabiliser des torts causés à l'environnement. Est-ce que c'est conscient, est-ce que c'est inconscient? La réponse n'a pas d'importance. Même si c'est conscient, le fait qu'on se donne la peine de nourrir les oiseaux, c'est déjà une preuve qu'on y trouve un plaisir.

Le monde des oiseaux est également un tremplin pour un grand nombre d'activités. Je peux mentionner la photographie, la peinture. Le nombre des oiseaux est également un point de départ pour comprendre les mécanismes naturels. Ceci dit, il faut constater que les clubs d'ornithologues sont appelés à répondre à des besoins variés et ça va leur demander de trouver des formules, des moyens de servir leurs membres, et c'est beaucoup plus complexe qu'auparavant. Ça va demander aux clubs aussi ou aux personnes qui prennent individuellement la responsabilité de diffuser de l'information, de bien définir le contenu justement de l'information qu'ils veulent mettre à la portée des gens. Et la vulgarisation de l'information, c'est quelque chose qui est loin d'être facile.

Je vous ai dit en deux mots qu'il y a 20 ans, on pratiquait un loisir scientifique et je viens de vous dire, dans le fond, qu'aujourd'hui on observe les oiseaux pour son plaisir. Malgré cela, il y a encore de la place pour une certaine approche scientifique. Les ornithologues amateurs recueillent des données. Le fait de recueillir une donnée, ce n'est pas un acte scientifique parce que, comme je vous le disais tantôt, si je décide, un bon matin, de me lever à l'aube pour aller participer à un recensement, moi je n'ai jamais l'impression de faire de la science, mais les données que je recueille peuvent être emmagasinées et ce sont ceux qui vont les traiter qui ont, eux, la responsabilité de tenter de décrire le réel convenablement, et la tentative de décrire le réel convenablement, c'est l'activité scientifique.

Je vous laisse sur une dernière réflexion. Je n'ai pas besoin de vous prouver par A + B que l'intérêt pour l'observation des oiseaux a engendré un vaste mouvement pour la conservation de la nature, des espaces naturels. Vous savez que l'un des pionniers, c'est monsieur Peterson qui est avec nous aujourd'hui. Son livre est un catalogue ouvert sur la nature. Il date de 50 ans déjà. Il en porte une grande responsabilité et c'est tant mieux. L'observation des oiseaux conduit à une préoccupation de conservation. Je vais paraître peut-être un peu nouveau ou exagéré dans une position, dans une réflexion. Je vous la laisse telle quelle.

Beaucoup de gens militent pour la conservation de sites et d'espaces naturels. Pour moi, les oiseaux ne doivent pas être le seul but de ce mouvement-là. Il ne faut pas chercher à défendre la conservation d'un site pour les oiseaux qui l'habitent. Il ne faut pas insister outre mesure sur la conservation de l'oiseau qui y niche, mais je pense qu'il est nécessaire de démontrer que la conservation est nécessaire à l'homme. Ce qu'il faut démontrer, c'est que la préservation d'espaces naturels est nécessaire à son délasserment, autant qu'une piste cyclable, qu'une salle de spectacle ou qu'un terrain de golf.

Présentation par André Cyr

Monsieur Dufresne nous entretiendra de sujets qui traitent de l'avenir de l'ornithologie. Monsieur Dufresne est, comme il le dit lui-même, un ornithophile plutôt qu'un ornithologue. Il a une vision des oiseaux très différente de la plupart des ornithologues et certains d'entre vous le connaissent sûrement, peut-être par la petite photo qu'on voit dans *La Presse*. Ceci est loin de refléter la grandeur de ses pensées. Monsieur Dufresne a des intérêts très diversifiés pour avoir organisé toutes sortes de symposiums, écrit plusieurs volumes ou avoir collaboré à des revues. Il habite en Estrie, ce qui est un... je dirais un avantage d'être à la campagne, ce qui peut aider à concevoir les réflexions qu'il va nous livrer aujourd'hui. Il me mentionne également qu'il est en train de préparer un ouvrage qui s'appelle Les routes du savoir, et c'est une des raisons pour lesquelles il a accepté de venir nous parler aujourd'hui, pour faire une relation davantage entre la biologie et des facettes de la vie autres que celles que la biologie scientifique définit habituellement. Alors, sans plus tarder, je laisse monsieur Jacques Dufresne nous parler de ses visions de l'avenir de l'ornithologie.

Je suis passionné par les champignons, par les petites plantes, par les idées, par les langues étrangères et, pour ce qui est des oiseaux, je me suis arrêté aux parulines. Alors, je regarde avec admiration les gens qui me dépassent dans cette direction. Moi, je tombe dans l'extase quand je suis avec un ami dans les bois qui distingue les parulines; il y en a une vingtaine. Juste le nombre 20 me décourage. Alors je me suis situé sur ce plan et je vais vous dire que j'ai accepté, de façon très égoïste, pour venir vérifier des choses.

Parce que moi, science et joie, c'est la même chose. Je ne peux pas concevoir qu'un savant soit triste. Je me dis : «S'il est triste, c'est qu'il ne fait pas de la vraie science». La connaissance, c'est une nourriture. La connaissance est la finalité de l'existence. La connaissance gratuite est la finalité de l'existence humaine. Les premiers habitants de la planète le savaient puisqu'ils consacraient la plus grande partie de leur budget-temps à des activités symboliques purement gratuites enfermant des connaissances. Nos ancêtres, les Grecs, le savaient aussi parce qu'ils rêvaient tous de se consacrer à la connaissance et ils le faisaient beaucoup plus que nous, toute proportion gardée. Ils avaient le sens de la mesure. Ils se contentaient de quelques olives. C'est vrai, les Grecs étaient très sobres. Ils ont pratiqué avant nous le sens de la limite que nous devrions tous pratiquer aujourd'hui. Alors, je vous avoue que j'ai rencontré beaucoup de savants, de chercheurs dans ma vie. J'en ai même fréquenté et j'en ai trouvé plus parmi eux qui étaient tristes que joyeux et ça m'inquiète beaucoup. Je me dis que c'est peut-être parce que notre science... Il y a quelque chose de dénaturé dans notre science et notre culture, qu'on est en train de dénaturer la nature avec elle et j'ai toujours eu le sentiment que c'est dans des groupes comme les vôtres qu'on trouve la science dans toute sa fraîcheur, au sens de la plus gratuite, et je vous avoue que les quelques conversa-

tions que j'ai eues depuis mon arrivée ici confirment déjà l'intuition que j'avais.

Donc, je sens que la raison pour laquelle je suis venu était la bonne et donc, je me suis senti tout de suite avec des gens qui étaient heureux au contact des choses de l'esprit, telles que la nature leur permet de les découvrir. Je suis convaincu d'ailleurs que si l'on présentait, aux jeunes surtout, la culture d'abord sous la forme de la vie, si on leur expliquait que la culture c'est la fine fleur de la vie de l'esprit et si on leur rappelait que le lieu de la connaissance est le réel et non pas les représentations écrites et visuelles, je crois qu'on convaincrerait beaucoup plus de jeunes, qu'on susciterait beaucoup plus de passion pour les choses de l'esprit.

La gratuité des oiseaux

Le plus bel exemple pour moi de la gratuité, comparable à celle de la science telle que vous la pratiquez, ce sont les oiseaux qui nous l'offrent. Si je m'abuse, si l'état de mes connaissances sur la théorie de l'évolution est adéquat, le chant des oiseaux est une chose qui ne correspond à aucune nécessité biologique; du moins dans la perspective évolutionniste. Si la grive chantait uniquement pour avertir le mâle ou la femelle, il suffirait d'une certaine fréquence bien déterminée dont la grive aurait l'exclusivité. Mais ce chant merveilleux est parfaitement inutile. C'est du moins ce que je viens de lire encore une fois dans un livre de Rémi Chauvin qui est une de mes sources sur ces questions.

Donc, bien sûr, la grive peut se faire reconnaître par son chant, mais si son but était simplement de se faire reconnaître pour que l'espèce se reproduise, il suffirait d'un code, comme les ordinateurs ou les téléphones en ont, d'un code bien déterminé, d'une fréquence exclusive, d'une bande de fréquences comme les stations de radio en ont. Donc, il y a quelque chose de follement gratuit dans le chant des oiseaux et je pense que c'est déjà là une raison de s'en réjouir. Et si les oiseaux sont capables d'une telle gratuité, c'est qu'ils ont de la cervelle en surabondance.

Une des découvertes récentes que j'ai faites, et que vous avez sans doute faite aussi, c'est qu'il n'y a rien de plus faux que l'expression «cervelle d'oiseau», employée avec mépris. La «cervelle d'oiseau», c'est probablement, dans toutes les espèces animales, la plus proche, pour ce qui est du rapport entre le nombre d'éléments nerveux et le poids de l'animal, c'est une des cervelles qui est la plus proche de celle des humains.

Pour les Grecs... Bien voilà l'histoire très précise, c'est raconté dans Platon. Socrate était dans sa prison, condamné à mort, et tous ses amis les plus chers étaient autour de lui et le priaient de faire un dernier discours, soit sur l'amour, soit sur la beauté, etc. Et ils voulaient absolument l'entendre une dernière fois et Socrate les taquinait. Il voulait les consoler. Ils étaient follement tristes et Socrate essayait de les rassurer de son mieux. Ils n'osaient pas lui dire ce qu'ils voulaient, ce qu'ils avaient vraiment envie de lui dire et voici l'aimable reproche que leur adressa Socrate, et je cite : «Selon vous, je ne vaudrais donc pas les cygnes pour la divination. Les cygnes qui, lorsqu'ils sentent qu'il leur faut mourir, au lieu de chanter comme auparavant, chantent à ce moment davantage et avec

plus de force dans leur joie de s'en aller auprès du dieu dont justement ils sont les serviteurs. Or les hommes, à cause de la crainte qu'ils ont de la mort, calomnient les cygnes, prétendent qu'ils se lamentent sur leur mort et que leur chant suprême a le chagrin pour cause».

Je vous disais donc que j'ai accepté de prononcer cette conférence surtout pour avoir le plaisir de vous rencontrer. Mais, entre-temps, après ma première acception, j'ai reparlé à monsieur Simard qui m'a rappelé gentiment que je devais traiter d'un thème très précis qui était l'avenir de l'ornithologie. Et là, je vous avoue que j'ai été un peu terrifié. Terrifié parce que j'ai dit : «Bon, quand je les aurai connus, quand j'aurai vu, quand j'aurai vérifié qu'effectivement les oiseaux les rendent joyeux et leur apprennent à vivre et peut-être à mourir, parce que c'est indissociable», je me suis dit «ça ne me donne pas la compétence et l'autorité pour leur parler intelligemment de l'avenir de l'ornithologie.»

Et, parce que le rêve que je m'étais fait à moi-même, je me dis : «Je vais leur préparer une anthologie de la poésie sur les oiseaux, et puis je vais me débrouiller pour leur raconter comment que l'avenir est de ce côté-là.» Mais je me suis dit, c'est pas vraiment honnête et j'ai un peu de mémoire et j'ai quelques souvenirs de poèmes sur les oiseaux dans diverses langues, entre autres, par exemple, le premier mot qui m'est venu à l'esprit c'est de Cervantes, je crois, mais c'est un proverbe; c'est peut-être le mot le plus souvent cité en espagnol :

«En los nidos de antaño, no hay pajaros esteaño».

«Dans les nids d'antan, il n'y a plus d'oiseaux aujourd'hui».

Alors je me suis dit : «Je vais leur faire une anthologie de l'essence de la poésie reliée aux oiseaux». Je me suis rendu compte que ça aussi c'était une tâche considérable que je mènerai peut-être à bien un jour, mais pas dans ce contexte-ci. Mais quand même, je me suis dit : «Je vais tout de même leur apporter quelques trésors...» Et puis, tout s'est éclairci tout-à-coup parce qu'en relisant un poème de Victor Hugo, je me suis dit : «Tiens, voilà l'avenir de l'ornithologie.» Alors j'ai réglé le problème de ma conférence.

Mais, pour moi, je dirais que s'il y a un poème associé à mon amour des oiseaux et à l'importance qu'ils ont dans ma vie, c'est un poème d'Aragon où le mot «oiseau» est mentionné une fois seulement. Vous connaissez le poème «Il n'y a pas d'amour heureux» que Brassens a chanté? «Mon bel amour, mon cher amour, ma déchirure. Je te porte en moi, comme un oiseau blessé». Il n'y a pas de métaphore qui évoque avec plus de justesse, plus de force et plus de vérité, l'amour. Et je suis persuadé que tous ceux qui aiment vraiment les oiseaux aiment, à travers eux, la condition humaine dans ce qu'elle a de fragile. Je pense aux vers d'Alfred de Vigny aussi qui illustrent la même idée : «Aimer ce que jamais on ne verra deux fois».

J'écoutais raconter l'enthousiasme de certains qui ont vu des avocettes ce matin. Il me semble que vous devez vivre ce sentiment-là souvent : «Aimer ce que jamais on ne verra deux fois». Justement, vous ne la verrez peut-être pas deux fois, l'avocette. À cause de la fragilité de ces choses, de la rareté... Vous êtes à la recherche de

l'oiseau rare. La poésie est essentiellement liée à la fragilité. C'est pour ça qu'il n'y a pas de poésie dans toutes les mécaniques prévisibles. Il faut que l'oiseau soit rare, il faut qu'il puisse tomber de temps à autre, il faut qu'il soit menacé pour être vivant, pour être poétique.

Connaissez-vous le poème de Baudelaire, l'Albatros? Non? C'est pas permis qu'un ornithologue de culture française l'ignore : «Ses ailes de géant l'empêchent de marcher». Alors là, je vous le lis, je pense que c'est le plus beau poème de Baudelaire. Ça se passe sur un bateau.

«Souvent pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.
À peine les ont-ils déposés sur les planches
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux,
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons, traîner à côté d'eux.
Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule!
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid!
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime, en boitant, l'infirme qui volait!
Le Poète est semblable au prince des nuées
Qui hante la tempête et se rit de l'archer;
Exilé sur le sol au milieu des huées,
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.»

Et j'ai trouvé dans Victor Hugo, qui est de loin, à mon avis, le poète de la langue française qui a le plus et le mieux parlé des oiseaux, il y a un recueil de Victor Hugo qui s'appelle «Les chansons des rues et des bois». Croyez-moi, c'est interdit de partir en forêt sans apporter ce recueil. Quand vous l'aurez, c'est d'une telle fraîcheur... Aussi, dans «La légende des siècles», il y a un poème de plusieurs pages entièrement sur les oiseaux. Ça s'appelle «Chanson des oiseaux». Le poème est inégal, je ne vous le lis pas au complet, je vous lis les premiers vers et les derniers :

Vie, oh! bonheur, bois profond nous vivons
Le sort sans fin nous réclame
Planons sur l'air et les eaux
Les oiseaux sont de la poussière d'âme
Hirondelle, fais ton nid
Le granit t'offre son ombre et ses lierres
Au palais, pour tes amours
Prends détour
Et de la paille aux chaumières
Le nid que l'oiseau bâtit
Si petit
Est une chose profonde
L'oeuf ôté de la forêt
Manquerait à l'équilibre du monde

Et c'est quand j'ai découvert ces trois vers que je me suis dit : «Je tiens mon sujet! Je tiens l'avenir de l'ornithologie : «L'oeuf ôté de la forêt manquerait à l'équilibre du monde»! Hugo dit encore «Nul ne peut affirmer que l'aubépine est inutile aux constellations».

L'observation, telle que vous la pratiquez, ôtée de la connaissance, ôtée de la science, manquerait à l'équilibre de l'homme. L'équilibre est dans la nature

Nous sommes à un tournant, vous le savez mieux que moi, décisif de l'Histoire pour la bonne et simple raison que moi je crois que René Dumont et d'autres pessimistes comme lui ont raison en grande partie... Il y a des décisions, des choix absolument fondamentaux, des virages à 90 degrés que l'humanité va devoir faire à très brève échéance si elle veut échapper au pire des destins. Pour la planète, c'est pas dangereux : je suis partisan de l'hypothèse Gaïa : pour Gaïa, la Planète, nous ne sommes que le nid de bactéries dont elle peut se débarrasser facilement. Pour nous, la niche que nous avons à l'intérieur de Gaïa est essentielle et je crois que ce n'est pas être pessimiste que de reconnaître qu'elle est dangereusement menacée. Et quand je pense à ces questions, je me souviens toujours d'un passage écrit il y a trente ans où Conrad Lorenz, prévoyant tout ce qui allait arriver, prétendant que nous savions que ça va arriver, disait : «Les êtres lucides savent, ont les connaissances abstraites, théoriques, qui devraient les avertir du danger, les amener à changer de comportement. Pourquoi est-ce que les gens ne changent pas de comportement, continuent de consommer follement?» Lorenz en était venu à la conclusion que pour qu'un changement d'attitude profond s'opère, il faut que les couches profondes de l'être soient atteintes et elles ne sont pas atteintes par les connaissances abstraites qui résument ce que nous appelons aujourd'hui science, connaissance.

Lorenz disait : «Il n'y a qu'une poésie profonde qui va pouvoir opérer les mutations qui s'imposent.» Et moi, j'en suis venu à la conclusion que c'est d'abord le regard sur la réalité qu'il faut transformer, qu'il faut ramener à l'équilibre. Qu'est-ce que j'entends par l'équilibre? Vous l'aurez deviné, c'est que les sciences, depuis trois siècles, toutes les sciences, en particulier la biologie, ont pris un virage vers l'abstraction qui est devenu leur signe distinctif par rapport à la connaissance de la nature dans toutes les autres cultures et dans toutes les autres époques. L'homme occidental a pris ses distances de façon croissante, par rapport à la nature, par rapport à la vie. Il a développé une science qui est un instrument d'autant plus puissant qu'il est plus abstrait. Le symbole même de la puissance de la science occidentale, c'est : racine carrée moins 1! De quoi dérouter tout esprit qui a gardé un contact avec le réel. Réfléchissez un peu sur «racine carrée moins 1» et pensez que ce sont des présences pareilles, des fantômes aussi paradoxaux au milieu d'une équation, qui permettent de fabriquer des avions, qui sont au coeur de notre science. Donc, c'est un outil d'autant plus puissant qu'il est abstrait et que nous ne le sentons et ne le comprenons encore moins.

Nous avons évidemment de multiples raisons d'être fiers de cette science. Elle nous a donné effectivement une puissance que nous ne pouvons même plus contrôler. C'est ça le problème, d'ailleurs. Si nous ne pouvons plus la contrôler hors de nous dans ses effets, cette puissance, c'est d'abord et avant tout parce que nous ne pouvons plus contrôler le déséquilibre qu'elle a produit en nous. La balance penche dangereusement du côté des symboles abstraits.

Qu'on puisse appeler biologie une discipline qui se fait uniquement dans des manuels et dans des perspectives où domine la biologie moléculaire, abstraction faite de tout ce que la poésie peut nous apprendre sur la vie, de tout ce que l'observation directe peut nous apprendre sur la vie, qu'on appelle biologie une telle science, c'est à mon avis une imposture.

C'est une chose que Marie-Victorin avait parfaitement comprise. Marie-Victorin a fait des critiques sévères de la culture livresque. C'est à cause de ça qu'il a créé dans les années '30 un enthousiasme tel qu'il y a eu des centaines et des centaines de clubs de naturalistes très vivants dans les années '30 au Québec. Il faut relire la biographie que Robert Rumilly a écrit sur Marie-Victorin pour s'en rendre compte. Mais l'idéal que poursuivait Marie-Victorin, c'était de trouver un équilibre par les sciences de l'observation, par le contact direct avec le réel, par les connaissances que j'appelle actives, joyeuses, de faire équilibre à la science qui devenait de plus en plus abstraite dans les écoles.

Ma conviction, c'est que cette science concrète, telle que vous la vivez en ornithologie, sans prétention, a toutes les qualités de la vraie science pure. Elle est sans prétention. Elle est concrète et l'objet de votre science, vous pouvez l'aimer. **À mon avis, il ne peut y avoir de véritable science s'il n'y a pas d'amour, de passion même, pour l'objet qu'on étudie.** Elle est gratuite et puis, surtout, elle n'est pas professionnalisée. La professionnalisation de la science étant liée à jamais à sa tristesse. Il y a un côté esclavage, qu'on le dise ou non, dans la spécialisation à outrance, dans la professionnalisation. C'est ce qui fait la force de la science, mais c'est aussi ce qui fait l'esclavage des savants qui sont enchaînés dans une voie bien précise et qu'il faut qu'ils aillent au bout de cette chaîne-là pour être vraiment utiles, pour se faire reconnaître dans leur spécialité.

Je ne veux pas dénigrer tout ça. On sait les services que tout ça a rendus à l'humanité. Mais l'heure est venue de trouver un nouvel équilibre, d'imposer des limites. Donc, je crois que l'ornithologie, telle que vous la pratiquez, si elle se répand, et je crois qu'elle va se répandre aussi, il y a trop de joies liées à ce que vous faites pour que... Et les êtres humains ne sont pas dégénérés au point de tourner le dos délibérément à une telle joie. Je pense que votre joie ne peut que se répandre. Mon espoir, c'est que le rayonnement de vos activités, de vos travaux, le témoignage de votre amour de la gratuité, aura éventuellement un tel effet d'entraînement à l'intérieur des écoles qu'on réintroduira l'observation, le contact direct avec la vie, dans l'esprit que préconisait Marie-Victorin.

L'observation bien faite, faite avec passion, nous conduit à des intuitions comme celle de Hugo : «L'oeuf ôtée de la forêt manquerait à l'équilibre du monde.»

Je crois savoir que monsieur Peterson vous a rappelé hier le rôle qu'a joué l'ornithologie historiquement dans le développement de l'écologie comme tel et des attitudes du public face à la nature. Je crois qu'on n'en est qu'au début et que votre mission, justement, c'est de faire en sorte que d'ici 10, 15, 20 ou 30 ans, ces propos de Hugo qui semblent encore aujourd'hui, pour une majorité, farfelus

ou poétiques au point d'être de l'utopie pure, deviennent des évidences pour les gens et qu'ils en arrivent à penser que le nid de l'oiseau mérite en lui-même d'être protégé; indépendamment de l'utilité que l'oiseau en question peut avoir sur l'humain.

Je crois que c'est là le grand défi devant lequel l'humanité se trouve. Jusqu'à maintenant, dans presque tous les mouvements environnementaux, toujours on met l'accent sur la sécurité, la santé. Toujours l'humanité égoïste, étroite et stérile, se protège elle-même et, au fond, ne défend la nature que pour son intérêt à elle. Je crois que cette attitude doit être dépassée, et le dépassement de cette attitude, on le trouve dans une gratuité comme celle que vous pratiquez. **Et tant que l'humanité, dans son rapport avec la nature, ne sera pas dominée par une attitude essentiellement positive où la nature est aimée pour elle-même et non parce qu'elle peut protéger notre santé, et tant que ce saut vers l'amour de la nature, vers le positif, n'aura pas été fait, les efforts qu'on croira nécessaires pour sauver cette nature seront stériles. Il ne seront pas suffisants, en tout cas.**

Se greffer à la vie

Je reviens à ma propre découverte des oiseaux. Je dis des oiseaux et non pas de l'ornithologie. À un moment donné, j'ai eu le choix, que plusieurs d'entre vous avez eu sans doute. D'abord, je dois vous dire que je me suis installé à la campagne parce que, confusément, je sentais que j'étais en train de passer à côté de l'essentiel. Ma femme et moi étions en train de devenir de jeunes cadres avec un avenir prodigieux. Écoutez, on allait devenir sous-ministres. Mes amis sont tous devenus sous-ministres. C'en était presque fatigant, c'était presque trop clair. Quand on avait un doctorat dans un collège des Jésuites à Montréal, il y a 25 ans, on était à peu près sûrs de... Alors j'ai éprouvé le besoin de me «greffer». On commençait à parler des greffes du coeur, etc. Moi, je dis : «C'est pas un organe que j'ai à greffer sur moi-même, c'est moi-même que j'ai à greffer sur la vie. Moi-même au complet. Si je veux avoir à éviter justement de me faire greffer un organe, il faut que je me greffe au complet sur la nature, sur la vie, que je me mette en immersion sur la nature.» J'avais l'intuition très simple que la vie ne peut naître que de la vie et que ce n'est pas à coup de volonté que je parviendrais à faire renaître les sources de la vie en moi, mais en me mettant humblement au contact de la vie, en la laissant me nourrir, me féconder.

J'étais tellement abstrait, j'étais tellement pétri d'abstraction que, pendant 4 ou 5 ans, j'ai vécu dans la plus belle nature de l'Estrie sans voir les oiseaux. Maintenant, je me dis : «Mais dans quel état de schizophrénie profonde étais-je?» Je passais des hivers complets avec des... il devait bien y en avoir à ce moment-là s'il y en a aujourd'hui... avec des mésanges à mes fenêtres, sans les voir. À moins que les mésanges ne viennent aujourd'hui parce qu'elles sentent qu'il y a quelqu'un pour les accueillir? Ça, si elles sont fines à ce point-là, je les félicite. Mais j'ai l'impression qu'elles venaient quand même frapper à la fenêtre de temps en temps et moi je voyais... je ne sais pas. Je voyais mes problèmes, je voyais les pensées abstraites que je tissais.

Alors, je me souviens que j'ai eu à faire un choix méthodologique à l'égard de la nature. J'éprouvais des petits remords. Ma mère, quand j'étais petit, nous disait de donner le pain aux oiseaux. Puis, il y avait de petites semences comme ça, et je sentais confusément qu'il me manquait quelque chose d'essentiel. Puis je savais l'histoire du chant du cygne. Je savais des petites choses. Et là, je me suis dit : «Je vais partir à la conquête des oiseaux comme je suis parti à la conquête de l'allemand... Alors je m'achète des livres... «À la fin du printemps, je veux tout connaître». J'avais décidé de procéder avec méthode, cartésien au possible. Je me suis dit : «Non, c'est pas comme ça, ce n'est sûrement pas comme ça. Pour moi en tout cas.» Et là, j'ai compris une chose, essentielle pour moi, c'est qu'il fallait que je les laisse émerger, tout simplement que je me rende disponible. Et là, j'ai été sauvé, je pense, par la poésie encore. Vous savez, les vers que je cite souvent, dont Hubert Reeves s'est inspiré pour le titre de son livre Patience dans l'azur. Ce sont des vers de Paul Valéry :

«Ces arbres que tu croyais vides et perdus pour l'univers
Ont des racines avides qui travaillent les déserts
Patience, patience, patience dans l'azur
Chaque atome de silence est la chance d'un fruit mûr»

Pour moi, les vers sont comme des talismans intérieurs, des nourritures, des ailes de l'âme. C'est la concrétisation des ailes de l'âme. On n'a pas d'ailes en nous si on n'a pas de poésie, c'est bien clair, sous cette forme ou sous une autre, et ça m'a aidé à me mettre en état de disponibilité. Bon, je dis : «Je vais attendre qu'ils émergent. Je vais regarder, je vais être attentif, puis quand ils émergeront, quand il m'auront touché, je vais aller voir dans mon livre qui ils sont.» Au lieu de partir du livre, autrement dit, je vais laisser les oiseaux venir à moi puis je vais aller voir qui ils sont. Ça s'est fait comme ça et puis ma femme s'y est intéressée aussi. Ça m'a aidé.

Le jour où j'ai vu un jaseur des cèdres butiner dans les fleurs de pommier, je pense que cela a été un des grands moments. J'en avais déjà vu sans trop les voir. «Je suis des yeux distraits qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais». Ce sont des vers de Racine dans Bérénice pour décrire la cause profonde des échecs amoureux : «Je suis des yeux distraits qui, me voyant toujours, ne me voyaient jamais. J'avais le coeur rempli de votre image, attendre en vous aimant...»

Effectivement, ils ont émergé. Pas tous. Il y a eu plusieurs événements qui se sont produits. Au début, au printemps, il y avait cet oiseau étrange qui faisait un bruit qui me paraissait d'une tristesse infinie. Puis là, j'ai appris à force de chercher. Je ne le voyais pas... j'entendais son bruit... je regardais dans l'air... je ne voyais pas l'oiseau qui faisait ce bruit... puis ce n'était pas un bruit ordinaire. Là, je découvre qu'il y avait un oiseau qui s'appelle Bécassine des marais, je pense, qui fait un bruit avec sa queue en volant. Mais le bruit était tel... Il emplissait l'atmosphère d'une façon telle que je me suis dit : «Ça doit être un oiseau immense.» Je cherchais l'oiseau immense, puis... pendant des années, je ne voyais pas, jusqu'au jour où j'ai compris que c'était effectivement un petit oiseau qui faisait un grand bruit et ma conversion à la nature, de ce

point-là, se concrétise par le fait que ce chant, qui était infiniment triste pour moi, au début, est devenu l'un des plus joyeux signes du printemps. Maintenant, si je ne l'avais pas à chaque année... si je ne le retrouvais pas... Je ne suis pas capable de l'imiter, malheureusement... Vous savez de quoi je parle...

Après, j'ai eu mes amours, mes préférés. Pendant quelques années, pendant mes années intrépides du début, mes préférés étaient les tyrans tritri. Je trouvais qu'ils allaient au but. Ils paraissaient efficaces. C'étaient eux qui, parfois, couraient après des gros oiseaux, les chassaient de leur territoire, en ligne droite, sans hésiter une seconde. Puis je les ai trouvés un peu rationalistes, un peu trop nouvelle vague néo-libérale, portés vers l'excellence et là, mon cœur s'est transporté du côté des chardonnerets. **Puis je pense qu'il va y rester fixé parce c'est l'oiseau philosophique par excellence pour moi, l'oiseau qui symbolise la pensée, la condition humaine. Pas parce qu'il est jaune et noir, mais parce qu'il tombe, et se relève tout le temps!**

Chaque fois que je vois un Chardonneret, que je le vois s'élever, lutter contre la pesanteur, joyeusement d'ailleurs, sans retomber, pour moi c'est l'image de la condition humaine, de l'oscillation entre la tristesse et la joie, l'être humain soumis à la pesanteur et renaissant constamment. Je pense que c'est vraiment un domaine d'où les passions ne sont pas exclues. C'est un des charmes de la chose. On peut se laisser aller librement à ses amours sans créer trop de tragédie entre les oiseaux qui en sont l'objet. Faudrait voir... peut-être que c'est plus douloureux qu'on pense pour eux. On n'en sait rien, mais je dois dire que celui qui me manquerait le plus, c'est le Goglu. Parce que dans les champs, en face de chez nous, il y en a des centaines. Je les trouve fous, joyeux. J'ai des chiens Husky, un peu sauvages, qui courent dans un champ... des Husky sibériens un peu sauvages, aussi joyeux, aussi vivants... Pour moi, le Husky, c'est un peu le Goglu en chien. Je ne sais pas si vous avez déjà vu des Husky... C'est fou! Quand ils sont petits, ils sont fous, vivants, curieux, passionnés, ils courent dans tous les sens... Mais je suis ici pour parler du sens de la limite. Alors, je vais y venir... au sens de la limite.

Alors quel est l'apport entre cette connaissance des oiseaux par imprégnation plutôt que par conquête? Je me suis laissé conquérir par eux, plutôt que de les conquérir. C'est ça ma conception. C'est pour ça que je suis ornithophile et non pas ornithologue. J'avoue que je me suis renseigné quand même sur les ornithologues avant de venir puis, à un moment donné, quelqu'un m'a dit : «Fais attention, c'est des cocheux». Alors, j'ai eu un moment de panique. J'ai appelé monsieur Simard et je lui ai dit : «Est-ce que c'est vrai que vous êtes des cocheux?» C'est pas le mot «cocheux» que j'ai entendu d'abord, c'est «check-list». On m'a dit : «Ils ont été influencés par les Américains. Eux, ce qui les intéresse, c'est d'avoir une liste, d'en cocher le plus possible dans une année.» J'ai dit : «Mais ça se peut pas, ça se peut pas que ce soit le culte du record olympique transposé dans la connaissance de la nature!» Mais monsieur Simard m'a rassuré à jamais, hier soir, en me disant que la liste, le record, c'est juste un prétexte pour ne pas avoir l'air trop marginal. Parce que le culte du record est la maladie de notre

siècle, vous le savez. Le «Guinness Book of Records» se vend plus dans le monde que la Bible. La seule fois où j'ai été agressé physiquement dans ma carrière de communicateur, si j'ose dire, c'est lors d'une émission «Station-Soleil», à Radio-Québec... J'avais fait une critique très cynique du culte du record en me moquant des gens comme les amateurs de base-ball, qui ne vont pas là pour regarder une vache qui attrape une balle : c'est nonchalant, avec un côté élégant, ça ressemble à une Tourterelle triste! Quand je suis allé au base-ball une fois, je n'ai pas vu des gens contemplatifs qui regardaient des vaches au champ... J'ai vu des amateurs de records qui avaient des grilles, des «check-lists», des cocheux, quoi! qui écoutaient les autres parties de base-ball à la radio pour vérifier les records des autres joueurs. Je me disais : «C'est pas possible!» Ce sont des gens qui sortent d'un bureau, ils ont fait de la comptabilité toute la journée, et ils reviennent faire de la comptabilité ici, ce soir!» Je me suis dit : «La gangrène des chiffres est vraiment rendue loin!» Alors c'est pour ça que j'ai eu un moment de panique quand un ami m'a dit... Mais j'ai compris que... j'ai compris ce que je devais comprendre.

Ma conviction profonde, c'est qu'il y a en nous, au fond de notre être, des zones mystérieuses, secrètes, qui sont l'équivalent de ce que sont les oiseaux dans la nature, les oiseaux, les plantes. C'est particulièrement vrai pour les oiseaux. Les facultés d'attention, de symbiose avec la nature que nous développons en nous imprégnant progressivement de la nature, en la connaissant, ne peuvent, en se retournant vers nous, vers l'intérieur, que nous aider à nous mettre en contact avec des réalités mystérieuses en nous et qui nous sont essentielles. Autrement dit, chaque oiseau qui ouvre notre porte brise une glace au fond de nous et fait émerger des sources qui sont sources de joie, les seules sources de la joie dans l'être humain. C'est pourquoi ma conviction profonde est que ce type de symbiose avec la nature, de connaissance de la nature, est absolument essentiel à la connaissance de soi. Il fait partie de ce point de vue, du sens cosmique et du fondement de l'humanisme bien compris, et c'est ça qu'il faut parvenir à expliquer aux gens. Ce n'est pas pour protéger votre santé en réduisant le nombre d'éléments cancérigènes dans le monde qu'il faut défendre la nature, c'est pour la connaissance de soi. C'est pour avoir autour de soi suffisamment de choses qui invitent à la symbiose pour que se développent les facultés d'intuition, d'adhésion subtile au réel, qui vont vous permettre de coïncider avec vous-même, de briser les glaces au fond de vous-même et qui, évidemment, vont améliorer vos rapports avec vous-même.

C'est bien évident que, si on n'est pas capable de faire assez attention au réel, quand il est aussi charmant qu'un oiseau, si on n'est pas capable de lui faire attention pour le laisser nous habiter, comment allons-nous pouvoir saisir chez les autres, chez les autres êtres humains, les manifestations subtiles d'intérêt d'attention, de présence? Autrement dit, c'est non seulement nos rapports avec nous-mêmes qui sont enrichis, nos facultés les plus précieuses qui sont développées, mais c'est aussi notre faculté, bon, et puis tout se tient... notre faculté d'ouverture. «Et si le chant d'un oiseau était aussi le chant de l'âme?»

LE CONGRÈS EN PHOTOS

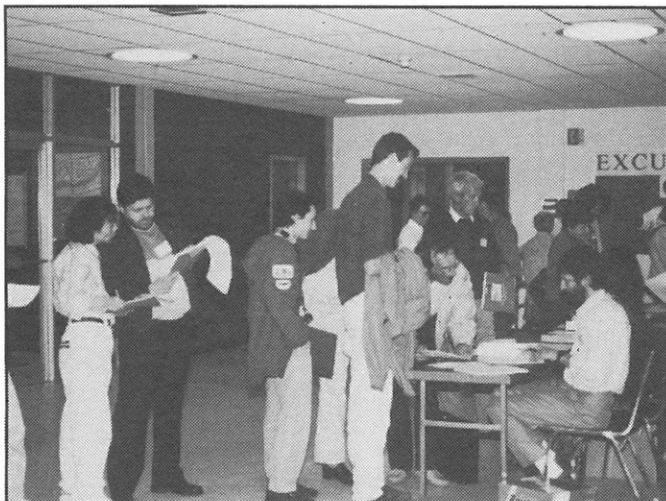


C'est après beaucoup d'émotions, d'attente ainsi que plusieurs lettres et coups de téléphone que le Club des ornithologues de Québec a appris que **Roger Tory Peterson** acceptait la présidence d'honneur du congrès. Il a été nommé premier membre à vie du COQ.

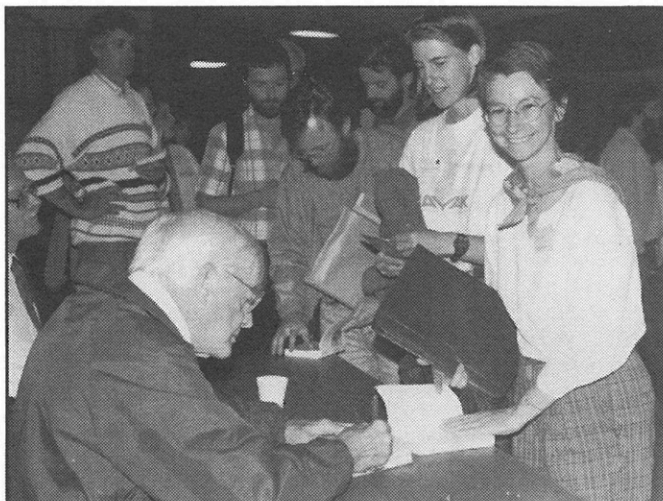


Accueil de monsieur Peterson à l'aéroport de Québec

LE CONGRÈS EN PHOTOS



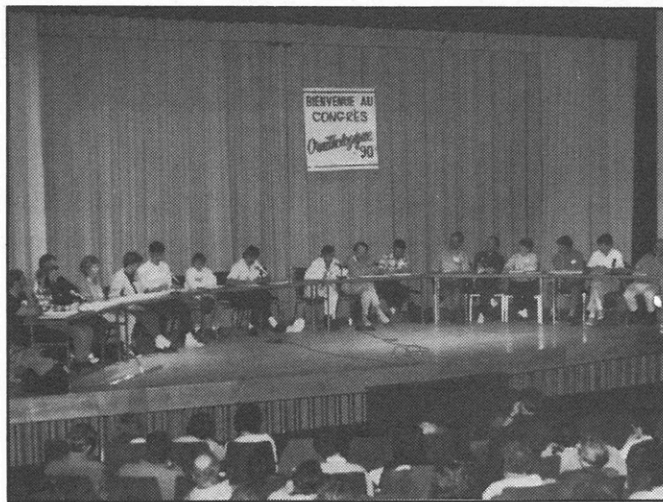
Vendredi soir, c'est l'accueil et l'inscription des membres des clubs provenant de l'Estrie, de Montréal, de l'Outaouais, de la Gaspésie, de l'Abitibi et même du Madawaska au Nouveau-Brunswick!



Monsieur Peterson a montré beaucoup de disponibilité à signer, de sa plus belle plume, son célèbre Guide des oiseaux de l'Amérique du Nord, à l'est des Rocheuses, pour le plus grand plaisir de ses admirateurs.



Que peuvent bien faire des ornithologues sans leur jumelle? Participer à des ateliers pour parler des oiseaux. Un «gazouillage» fort intéressant à lire dans les pages qui suivent.



Le dimanche après-midi, les secrétaires d'ateliers se réunissent sur la scène de l'auditorium pour faire la lecture des comptes rendus des 15 ateliers de discussion.



La maison d'édition Broquet, éditeur de nombreux livres d'ornithologie et de sciences naturelles, était du nombre des exposants du congrès.



«Je suis passionné par les champignons, les petites plantes, les idées, les langues étrangères et pour ce qui est des oiseaux, je me suis arrêté aux parulines». C'est pourquoi le philosophe Jacques Dufresne se présente comme ornithophile plutôt qu'ornithologue.

LE CONGRÈS EN PHOTOS



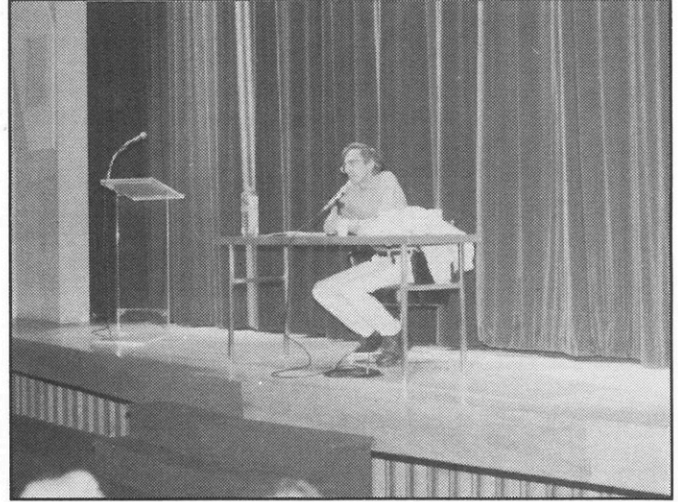
L'artiste et ornithologue Suzanne Mallé nous a présenté ses magnifiques reproductions d'oiseaux sur vitrail.



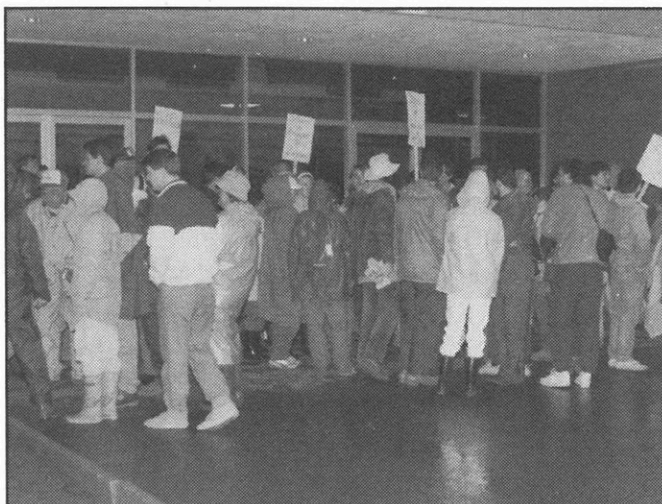
C'est Desnelges Perreault, présidente du club de Lanauzière, qui a gagné l'aquarelle originale du peintre animalier Richard Caron, représentant une Crécerelle d'Amérique.



Un site ornithologique que monsieur Peterson ne voulait surtout pas manquer lors de sa visite à Québec, notre Pointe Pelée à nous : le toujours merveilleux Cap Tourmente!



Normand David lors de sa conférence sur l'ornithologie d'aujourd'hui.



Non, ce n'est pas une ligne de piquetage mais plutôt un attroupement d'ornithologues prêts à partir en excursion à 5h30 du matin, sous une fine pluie persistante. Ah! les plaisirs de la pluie et de la buée dans les jumelles...



Les avez-vous vues? Un total de 128 espèces ont été observées lors du congrès, dont l'Avocette d'Amérique, le Héron vert, l'Urubu à tête rouge, le Faucon pèlerin, le Grand pic, le Troglodyte des marais, le Merle-bleu de l'Est et la Paruline des pins.

Ordre de présentation

1. Quel serait le profil d'activités (objectifs) du club idéal? Sa mission?
Animateur : Marcel Darveau
2. Comment devrait-on initier les nouveau venus à l'ornithologie? Quelles attitudes doit-on développer ou privilégier?
Animatrice : Isabelle Leclerc
3. La gestion de la faune. L'absence de préoccupations du gouvernement pour les espèces non-gibier et le contrôle de l'expansion des populations d'oiseaux, ex. : cormorans, goélands (pour protéger l'équilibre de la nature?)
Animatrice : Luce Ste-Marie
4. L'après-Atlas. Ses données, ses résultats, son utilisation/utilité, ses répercussions.
Animateur : Daniel St-Hilaire
5. Pour ou contre la chasse? S'agit-il d'un «loisir armé», un anachronisme, un sport primitif, un mal nécessaire, un allié?
Animateur : Marcel Darveau
6. Le portrait de l'ornithologue amateur des années 1990. Sera-t-il cocheur, connaisseur, nourricier, granola, dilettante, etc.?
Animatrice : Micheline Roy
7. La fauconnerie : bon, peu valable ou carrément mauvais?
Animateur : Daniel Jauvin
8. Les noms français des oiseaux: qu'en est-il? En comprenons-nous bien l'origine et l'utilité?
Animateur : Louis Messely
9. Que sera, et quel devrait être le contenu de Québec-Oiseaux : les sujets, les auteurs, les standards de qualité des articles, etc.
Animateur : Gaétan Duquette
10. Quels sacrifices sommes-nous prêts à consentir pour devenir plus écologiques? Lesquels seraient utiles?
Animatrice : Louise Marier
11. Restera-t-il des oiseaux à observer dans les prochaines décennies? A-t-on raison de s'inquiéter? Quel avenir leur prévoit-on?
Animateur : Renaud Bélanger
12. Les chants d'oiseaux. Peut-on s'y fier pour déterminer la présence, l'identité et l'abondance des oiseaux? (1)
Animateur : Laval Roy
13. Les chants d'oiseaux. Peut-on s'y fier pour déterminer la présence, l'identité et l'abondance des oiseaux? (2)
Animateur : André Cyr
14. Nichoirs et mangeoires d'oiseaux. Au-delà de nos efforts et de nos interventions, en faisons-nous trop? Quel est l'impact sur l'environnement?
Animateur : Pierre Otis

LE PROFIL D'ACTIVITÉ DU CLUB IDÉAL

par Marcel Darveau

Vingt-deux ornithologues ont participé à cet atelier. Comme plusieurs de ces participants provenaient de jeunes clubs, encore dans une étape d'établissement initial, l'atelier a oscillé entre l'échange de trucs sur les types d'activités qui fonctionnent bien et la discussion sur le profil idéal d'un club. Il en est ressorti huit activités que nous avons réussi, après une discussion passionnée, à mettre en ordre de priorité décroissante:

- 1) Publier un journal. Le journal, même sous sa plus simple expression d'une seule page manuscrite, est essentiel à l'information et au contact.
- 2) Faire connaître les oiseaux aux membres. Il est important que les nouveaux membres soient initiés au plus tôt à l'ornithologie et qu'ils apprennent à connaître les oiseaux. Il est tout aussi important d'encourager les membres à poursuivre leur apprentissage, à continuer leur cheminement.
- 3) Jouer un rôle social auprès des membres. Un groupe tire sa force et sa cohésion de son noyau social. Les excursions et les réunions, même si elles sont axées sur les oiseaux, jouent un rôle majeur au niveau social à l'intérieur du club.
- 4) Connaître l'avifaune régionale. Cet objectif s'adresse d'abord aux jeunes clubs mais, comme les populations d'oiseaux sont dynamiques, chaque club doit y revenir périodiquement.
- 5) Faire conserver et protéger les ressources. Lorsqu'on connaît ses oiseaux et son territoire, on peut s'impliquer dans des dossiers environnementaux, surtout les dossiers

locaux que l'Association québécoise des groupes d'ornithologues, active au niveau national, ne couvre pas.

- 6) Faire connaître les oiseaux au public. On peut faire de la sensibilisation aux oiseaux et au loisir ornithologique, recruter des membres et même faire de l'interprétation dans des sites achalandés.
- 7) Participer à des projets scientifiques. Les clubs ont intérêt, pour le maintien de la ressource-oiseau, à participer à des projets d'envergure comme l'Atlas des oiseaux nicheurs ou le recensement de Noël. Outre l'acquisition de connaissances scientifiques, il s'agit d'une approche structurée favorisant la découverte d'autres facettes de l'ornithologie que l'observation conventionnelle ou le simple entretien d'un poste d'alimentation. En passant, êtes-vous conscient de la grande valeur du Fichier EPOQ (étude des populations d'oiseaux du Québec) constitué des feuillets d'observations quotidiennes?
- 8) Entretenir le RICOCHÉ (réseau intra-club pour les observations à caractère exceptionnel). Le RICOCHÉ et les réseaux intra-club constituent une structure bien précise, à vocation unique, que certains clubs encouragent et d'autres pas. Les participants à l'atelier étaient majoritairement d'accord pour l'inclure dans le profil d'activités d'un club, mais hors catégorie.

Le dictionnaire Larousse définit le mot «idéal» comme étant une perfection qui n'existe que dans l'imagination. Si nos clubs présentent un profil d'objectifs idéal, peuvent-ils pour autant atteindre un profil de réalisation idéal?

COMMENT DEVRAIT-ON INITIER LES NOUVEAUX-VENUS À L'ORNITHOLOGIE?
QUELLES ATTITUDES DOIT-ON PRIVILÉGIER OU DÉVELOPPER?

par Isabelle Leclerc

Après une heure trente de vive discussion, il en est ressorti que, selon la personne ou le club, les approches à privilégier sont:

- 1) Un stage-atelier d'initiation théorique et pratique
- 2) Excursion spéciale à un endroit où les oiseaux sont faciles à voir
- 3) Séparer le groupe lors d'une excursion et prévoir un responsable pour venir en aide aux débutants
- 4) Le parrainage

Il ne faut pas oublier que «le nouveau» est plus intéressé par une espèce ordinaire qui se voit bien que par une espèce rare à une grande distance ou trop mobile. Choisir des espèces et des lieux où l'observation est accessible et facile.

Il est important de laisser le temps au non-initié de fouiller, décou-

vrir, décrire et prendre des notes sur l'espèce. Ne pas lui dire le nom, lui laisser le plaisir de le découvrir par lui-même afin de le rendre autonome.

Le responsable d'une excursion devrait identifier les débutants présents dans le groupe et leur porter une attention plus particulière. Mais le nouveau doit aussi faire sa part, poser des questions (les questions ne sont jamais sottes), demander de l'aide et des conseils. Rares sont les ornithologues qui refusent de partager leurs connaissances.

Il faut prendre le temps, aller au rythme de la personne. Pour un débutant, vaut mieux en regarder un bien que dix mal.

Il faut communiquer au débutant le goût de voir des oiseaux, de revenir en excursion.

ATELIER SUR LA GESTION DE LA FAUNE

par Luce Ste-Marie

L'atelier sur la gestion de la faune, particulièrement le contrôle des populations de cormorans et de goélands, ne se résume pas. Il faudrait pouvoir tout redire sur la complexité des dossiers qui nous ont été expliqués par des intervenants qualifiés et de qualité, qui nous ont apporté à la fois l'approche scientifique des problèmes et l'aspect socio-économique des enjeux.

Cependant, deux points sont à retenir et à agir pour l'ornithologue d'aujourd'hui et de demain :

- 1) En matière de gestion de la faune, l'ornithologue de demain doit pouvoir compter aujourd'hui sur une structure d'information de plus en plus fiable pour l'aider à prendre position rapidement — et non après le fait. Ce canal d'information et de sensibilisation aux dossiers de gestion de la faune pourrait être l'A.Q.G.O. qui regroupe suffisamment de membres pour qu'une action personnelle (pétition, lettre de protestation etc.) prenne des proportions collectives importantes. Six mille personnes et plus demandant au gouvernement d'entreprendre un véritable débat de fond sur la gestion de la faune, c'est tout de même un indice que le «bon peuple» payeur de taxes n'est pas indifférent aux politiques gouvernementales.

- 2) L'ornithologue d'ici et d'aujourd'hui, et c'est le but de ce congrès d'informer dans le but d'intervenir, pour agir, et vite: Environnement Canada fait présentement une consultation à travers le Canada pour connaître les priorités des Canadiens au point de vue environnemental.

On sait que les oiseaux sont les meilleurs indicateurs de l'état de la nature et de la qualité de vie. Cependant, dans tous les mémoires présentés (parcs, toxicité, etc.) aucun n'a été présenté sur la faune. À la mi-juin, tous les mémoires devront avoir été soumis au ministre fédéral. Notre action d'aujourd'hui est de faire parvenir un mémoire, un texte d'une page, au ministre Lucien Bouchard, lui faisant comprendre notre intérêt pour la faune, sinon aucun budget ne sera accordé à ce secteur dans les prévisions à venir. Notre action doit être immédiate à cause de l'urgence de présenter les mémoires. Cette action s'inscrit dans le cadre du Plan Vert du Service canadien de la faune. Je vous invite donc à vous procurer la documentation et l'information sur le Plan Vert auprès du SCF.

L'ornithologue agit aujourd'hui — pour demain.

L'APRÈS-ATLAS. SES DONNÉES, SES RÉSULTATS, SON UTILISATION/UTILITÉ ET SES RÉPERCUSSIONS.

par Daniel St-Hilaire

Vingt-huit personnes ont participé à cet atelier. Dans un tour de table de présentation, on a appris que plus de la moitié des participants avaient participé à la prise de données de l'Atlas sur le terrain. Tous étaient unanimes et avaient hâte de recevoir le livre de l'Atlas, d'abord pour en faire une utilisation personnelle. Ceux qui avaient participé nous ont affirmé que c'était une très bonne façon de s'initier à l'ornithologie, certains le faisaient comme un jeu: on délaissait ses activités normales pour faire de l'Atlas. La plupart ont découvert de nouveaux secteurs d'observation. Un aspect à ne pas négliger est que l'Atlas a apporté une dimension d'observation comportementale des oiseaux, peu pratiquée jusqu'ici au Québec.

La présence à l'atelier des deux coordonnateurs provinciaux de l'Atlas, du Service canadien de la faune, a permis d'apprendre que l'Atlas serait publié d'ici un an et demi. On a aussi appris qu'une fois l'Atlas publié on devrait avoir accès à la banque des données informatisées, soit par modem ou par échange de disquettes, Macintosh ou IBM.

Malgré l'importance des informations que venait nous livrer le Service canadien de la faune, tous les participants à l'atelier nous avaient déjà manifesté qu'ils désiraient compléter ou amorcer ce qu'ils n'avaient pas pu faire durant l'Atlas. Avec cet accès à une mise à jour constante, on pourra facilement détecter une expansion d'aire. Mais si on veut un vrai portrait des oiseaux nicheurs de

demain, on devra utiliser un protocole d'échantillonnage rigide qui vise toutes les espèces comme dans le premier Atlas. De toute évidence, ça prendra un organisme responsable pour gérer la banque provinciale de données; le Service canadien de la faune rattachera possiblement un budget pour cette responsabilité. L'organisme aura la possibilité de vendre de l'information tirée de la banque.

Au cours de la discussion, on a aussi appris que certains participants avaient déjà utilisé la banque de données sans aucun problème d'accès à l'information pour la production de listes régionales annotées ou pour la protection de certains sites. On y voyait aussi une grande possibilité d'utilisation dans le cadre des espèces menacées ou vulnérables comme on le fait présentement en Ontario. On a aussi obtenu de l'information sur le comité d'édition de l'Atlas et sur les illustrations qui accompagneront le texte (les contrats sont donnés ou sur le point de l'être). Pour ce qui est des textes sur chaque espèce, rien n'est précisé jusqu'à maintenant; le Service canadien de la faune a demandé aux gens qui ont des idées à ce sujet de lui faire des suggestions.

Comme conclusion à cet atelier, aussi riche en informations qu'en discussions, on a pu retenir chez les participants que peu de gens avaient déjà utilisé les données de l'Atlas jusqu'à présent, mais que tous ont l'intention de le faire.

POUR OU CONTRE LA CHASSE?

par Marcel Darveau

S'agit-il d'un loisir armé, d'un anachronisme, d'un sport primitif, d'un mal nécessaire ou d'un allié? Voilà comment le débat fut lancé à cet atelier. L'atelier regroupait dix-sept participants, dont près de la moitié étaient soit des ornithologues chasseurs, soit des ornithologues ex-chasseurs. Le débat s'est révélé constructif et le cheminement rapide. Il en est ressorti quatre grandes idées: 1) ressource commune, 2) nécessité d'éducation, 3) gestion globale et 4) pour-quoi est-on contre.

La constatation que les observateurs et les chasseurs d'oiseaux partagent la même ressource est banale, mais souvent négligée. La chasse est aussi vieille que l'homme tandis que l'observation est jeune d'un siècle. On peut voir l'observation comme une chasse sans prélèvement, bien que tous les participants à l'atelier, dont de nombreux maniaques de l'observation, reconnaissent que certaines formes d'observation peuvent s'avérer passablement destructrices. Par exemple, la photographie et l'observation «au magnétophone» peuvent déranger des oiseaux nicheurs au point d'empêcher les parents de soigner leur nichée ou d'attirer les prédateurs. Dans cette perspective, tous convenaient que la chasse disparaîtrait avant l'observation qui, avec l'accroissement de la population humaine, pourrait finir par disparaître aussi. En passant, saviez-vous que le recensement des oiseaux de Noël fut institué en 1900 pour offrir une alternative pacifique à la grande chasse de Noël et que c'est donc une alternative à la chasse?

Depuis quelques années, on observe un rapprochement entre chasseurs et ornithologues. Ce rapprochement semble motivé, selon plusieurs, par le besoin des chasseurs de se donner bonne conscience, étant donné que leur loisir s'avère socialement moins acceptable. On constate certains avantages à ce rapprochement, comme le poids politique accru dans des projets de protection d'oiseaux ou de sites. Étant donné que l'observation est sur une pente croissante tandis que la chasse est en régression, il fut recommandé que les ornithologues prennent des initiatives de concertation avec les chasseurs pour certains dossiers, chose que fait

déjà l'Association québécoise des groupes d'ornithologues (AQGO) auprès de la Fédération québécoise de la faune. Il fut aussi recommandé que l'AQGO fasse des pressions auprès de l'État pour qu'une législation force tous les chasseurs à acquérir des notions essentielles sur l'identification de leurs gibiers. À cet égard, les participants à l'atelier ont relaté plusieurs exemples de chasseurs fiers de pseudo-canards, comme le cormoran-canard noir, le faucon-sarcelle et même le héron-canard. Cette éducation des chasseurs pourrait même avoir des retombées sur les observateurs et déborder socialement.

Au plan de la gestion de l'avifaune et de son habitat, on constate que la gestion ne s'exerce pas toujours globalement, c'est-à-dire tant en tenant compte de tous les effectifs d'une espèce qu'en conciliant toutes les utilisations de la ressource. Par exemple, si les Américains élèvent et relâchent du Canard colvert, quelles en seront les incidences sur le Canard noir? Et encore, pourquoi ne pas s'associer à Canards Illimités pour gérer ces sites que les chasseurs nous laissent en dehors de la période de chasse, c'est-à-dire neuf mois par année?

Finalement, pourquoi être contre la chasse, en dehors du fait que celle-ci soit un prélèvement obligatoire? On a deux raisons majeures : d'abord la chasse est violente et anachronique dans notre contexte social actuel. Pensons à ce qu'inspire la vue d'une carcasse d'original sur un toit de voiture ou encore à cette photographie d'un chasseur satisfait, brandissant deux ou trois gélinottes fraîchement tuées. La deuxième raison pour être contre, c'est le stress continué que les chasseurs imposent tant aux ornithologues qu'au public en général : tous les participants à l'atelier ont fait état de la peur de se faire accidentellement tirer dessus ou de se faire piéger lors d'excursions durant la saison de chasse.

Même si les accidents de ce type ne relèvent pas du quotidien, le stress, lui, est continué. Considérant que la chasse est ouverte à certains gibiers toute l'année (lièvre l'hiver, corneille le printemps, marmotte l'été), la chasse, au moins en partie, est de trop.

**LE PORTRAIT DE L'ORNITHOLOGUE AMATEUR DES ANNÉES 1990.
SERA-T-IL COCHEUR, CONNAISSEUR, NOURRICIER, GRANOLA, DILETTANTE?**

par Micheline Roy

Ce compte rendu sera bref étant donné que la discussion a favorisé un aspect de clarification concernant les cocheurs. Cependant, il ressort une conclusion intéressante à caractère un peu «granola» où chacun trouvera son plaisir de «dilettante», où chacun pourra «nourrir» sa vocation d'ornithologue tout en tenant compte de sa «connaissance» et où, finalement et tout à son gré, chacun pourra «cocher» son portrait dans sa mémoire.

Ainsi, le portrait pourrait se lire comme suit :

L'ornithologue amateur des années '90 devra rester ce qu'il est dans

la mesure où il respectera le rôle qu'il a à jouer, en n'y allant pas trop dans l'exagération. On ne peut changer la sensibilité de chacun(e). L'ornithologue devra tendre vers le plaisir à observer tous ces oiseaux qui seront présents. Il devra porter aussi une plus grande attention en ce qui concerne l'environnement, il sera sûrement un défenseur de son entourage, immédiat comme lointain. Il sera une personne responsable de son milieu écologique et des espèces d'oiseaux qui y seront!

LA FAUCONNERIE, BONNE, PEU VALABLE OU CARRÉMENT MAUVAISE ?

par Daniel Jauvin

1-Position des fauconniers

Quel est la définition de la fauconnerie ? C'est l'art de dresser des oiseaux rapaces à attraper une proie vivante à des fins sportives. Chaque type d'oiseau peut chasser un gibier particulier. Par exemple, l'Aigle royal est entraîné à chasser le renard ou le loup et le Faucon pèlerin à chasser le canard. Il existe deux types de technique, la haute volerie (le Faucon pèlerin prend de la hauteur avant de foncer sur sa proie) et la basse volerie (l'Épervier de Cooper vole directement sur sa proie).

Il faut distinguer le fauconnier, qui pratique un art, du braconnier qui fait du trafic.

La fauconnerie se compare à l'utilisation des chiens rapporteurs par les chasseurs. Il existe une complicité entre l'homme et l'oiseau.

Il existe deux types de fauconnerie, la fauconnerie utilisée comme sport et la fauconnerie servant à des fins utiles à l'homme. La dernière catégorie inclue l'utilisation de la fauconnerie pour protéger les aéroports, l'élevage de certaines espèces menacées en vue de les libérer en nature et l'éloignement des goélands des endroits indésirables. Mais pour que ces oiseaux de proie soient efficaces, ceux-ci doivent être entraînés à chasser.

Le dernier argument en faveur de la légalisation de la fauconnerie est que nous vivons dans une société libre. Chacun de nous devrait pouvoir avoir le droit de pratiquer un sport qui est légal ailleurs. Il faut bien entendu qu'il y ait certaines contraintes pour éviter les abus. Il faudrait par exemple suivre un cours avant de pouvoir avoir un permis de fauconnier (comme pour la pratique du trappage). Des règlements devraient pouvoir encadrer la garde en captivité de ces oiseaux de proie. La capture en nature des rapaces devrait être minimisée par l'utilisation de la reproduction en captivité pour fournir les oiseaux nécessaires à la pratique de ce sport.

2-Position des ornithologues

L'utilisation de la fauconnerie à des fins utiles n'implique pas obligatoirement la légalisation de la fauconnerie à des fins sportives. Par exemple, certaines techniques des fauconniers sont utilisées par l'UQROP pour la libération des rapaces blessés. Le gouvernement a un programme de réintroduction des faucons pèlerins qui fonctionnent sans l'aide des fauconniers. La protection des aéroports pourrait être faite avec des professionnels et non des gens qui utilisent la fauconnerie à des fins sportives.

Il est dangereux de permettre à n'importe qui de s'improviser

fauconnier. Si la fauconnerie est légale, il faudra l'encadrer avec beaucoup de règlements pour éviter les abus. Qui va faire le contrôle? Le gouvernement n'avait pas les moyens financiers pour assurer un contrôle adéquat auparavant, est-ce qu'il les a maintenant ?

La légalisation de la fauconnerie va encourager les gens à tenter de garder en captivité des rapaces capturés en nature. Il a fallu beaucoup de temps pour cesser la récolte d'oeufs en milieu naturel à des fins de collection et la capture d'oiseaux pour les garder en captivité ou faire des collections d'oiseaux naturalisés. Tout ce travail de sensibilisation risque d'être perdu.

Le principe de la liberté de faire ce qu'on veut n'est pas un argument valable. Autrefois, il était permis de tuer son voisin. Avec le temps, l'homme s'est donné un façon de vivre et des règles. Le principe de la liberté est ainsi tempéré par un certain consensus social. L'homme a exploité la nature à un point tel que son existence même est menacé. Où se trouve actuellement le consensus social qui tempère la liberté ? Les gens acceptent généralement qu'on utilise les faucons pour leur sécurité dans les aéroport, mais il est loin d'être évident qu'ils acceptent l'utilisation des rapaces pour tuer d'autres oiseaux à des fins sportives...

Finalement, les ornithologues sont contre le principe de garder en captivité des oiseaux d'origine naturelle. Ces oiseaux sont beaucoup mieux en nature que dans une cage. Nous luttons pour que cesse le prélèvement en nature d'espèces gardées en captivité. Il est actuellement illusoire de croire que la fauconnerie peut se suffire à elle-même avec les oiseaux issus seulement de la captivité. Les rapaces nés en milieu naturel représentent un intérêt plus important pour les fauconniers. Ceci est démontré par le coût plus élevé de ces oiseaux sur le marché et par le fait que ces oiseaux sont plus efficaces pour chasser. La fauconnerie implique donc un prélèvement en milieu naturel contre lequel s'oppose les ornithologues et ce, même si ce prélèvement a lieu ailleurs qu'au Québec.

3-Conclusion

Il ne s'est pas établi de consensus durant l'atelier entre les ornithologues et les fauconniers. Il existe deux tendances qui s'opposent :

-La liberté des individus de pratiquer le loisir qui leur plaît, ici la fauconnerie.

-L'utilisation des rapaces en captivité uniquement à des fins utiles et non sportives ou de loisir.

**LES NOMS FRANÇAIS DES OISEAUX : QU'EN EST-IL ?
EN COMPRENONS-NOUS BIEN L'ORIGINE ET L'UTILITÉ ?**

par Louis Messely

Douze personnes ont participé à l'atelier. Tout d'abord, Normand David et Michel Gosselin ont pris la parole pour démêler les participants au sujet des listes, pour tracer un historique des listes en question et pour répondre à quelques interrogations.

Michel Gosselin a utilisé son expertise de biologiste au Musée national des sciences naturelles ainsi que de participant actif à l'A.Q.G.O., pour faire le point sur les différentes listes. D'abord il révèle que la «troisième liste» n'est en réalité qu'une étude du Secrétariat d'État et que les deux autres sont celle de la Société zoologique de Québec (S.Z.Q.) et celle des Musées nationaux.

À ce sujet, Normand David prend la parole et revient à 1957, époque où chaque auteur et presque chaque ornithologue utilisaient une nomenclature différente. En 1957, la S.Z.Q., alors seul organisme possédant l'expertise suffisante, fut appelée par le Service canadien de la faune à écrire une liste des noms français pour le Québec. Ladessus, monsieur Gosselin précise qu'en réalité, seuls quatre professionnels de la Société zoologique y ont oeuvré, dont Raymond Cayouette. Cette liste est employée jusqu'en 1975, date à laquelle la S.Z.Q. ressuscite son comité et apporte quelques changements à la liste. Normand David, qui faisait partie de ce comité, démissionne en 1978, notant un manque de cohérence, de perspective et d'information. C'est ainsi que naquit, en 1983, sous l'égide des Musées nationaux, le proche ancêtre de la liste utilisée présentement par l'A.Q.G.O. Pendant ce temps, la liste de la Société zoologique

n'évoluait presque pas.

Roch Giguère demande à MM. David et Gosselin s'ils trouvent la liste de l'A.Q.G.O. satisfaisante. Michel Gosselin répond que si; toutefois, n'ayant pas atteint sa maturité, elle aura encore besoin d'une mise à jour périodique.

Lucie Barré demande quelle est la principale raison pour laquelle plusieurs (ceux prônant la liste de la S.Z.Q.) ne se rallient pas. Ladessus, l'unanimité est faite concernant la nostalgie des noms employés au moment où ces personnes ont commencé à s'intéresser aux oiseaux.

Les échanges suivants identifient le besoin d'une liste mondiale cohérente, en français. Les bases existent : la Commission de Bouvier a établi des critères de cohérence et, en 1986, à un congrès international à Stockholm, Pierre de Villers présentait une liste partielle, et était alors mandaté pour la compléter. Depuis ce temps, toutefois, M. de Villers n'a pas eu la possibilité de terminer son mandat.

C'est ainsi que le groupe de l'atelier, à la suggestion de monsieur David, en arrive à recommander qu'un organisme québécois, tel l'A.Q.G.O., veille à établir des contacts internationaux et à se pencher sur les besoins nord-américains en vue d'une liste mondiale unique des noms français d'oiseaux.

QUE SERA, ET QUEL DEVRAIT ÊTRE LE CONTENU DE QUÉBECOISEAUX ?

par Gaétan Duquette

Les onze participants à l'atelier sont généralement très satisfaits de la revue QuébecOiseaux. Cependant, plusieurs y mettent beaucoup d'attentes et d'espoirs. Jean Paquin, l'un des rédacteurs, était parmi les participants et à l'écoute de chacun.

Pour ce qui est des sujets dont devrait traiter la revue, chacun y est allé allègrement de ses demandes. On veut conserver les articles scientifiques et techniques ainsi que ceux qui traitent d'une famille d'oiseaux ou d'une espèce en particulier; on aime la critique de livres mais il faudrait essayer de rattraper une saison dans les observations provinciales et faire déborder le portrait d'observateurs d'oiseaux à des gens qui vivent d'ornithologie. On souhaiterait que s'ajoutent le plus tôt possible à l'intérieur de la revue des photographies en couleur, des articles poétiques, des chroniques sur le comportement, un calendrier provincial des activités de la prochaine saison, une page d'initiation pour les enfants, des sujets montrant comment est pratiquée l'ornithologie ailleurs, une page sur les luttes environnementales, un courrier, des petites annonces.

En ce qui a trait aux auteurs, on suggère qu'il faudrait avoir un comité de rédaction différent du comité de direction; qu'il faudrait faire appel aux membres des clubs, à des auteurs connus contactés assez longtemps à l'avance (les noms de Jacques Dufresne, Pierre Morency et Pierre Gingras sont ressortis) et aller au besoin jusqu'à traduire des articles américains. On pourrait les payer en améliorant le financement.

Au sujet du financement, diverses idées ont été émises comme :

1. faire savoir aux membres des clubs que chaque numéro de la revue ne leur coûte que 0,50\$, pris à même leur cotisation à un club;
2. augmenter cette cotisation au fur et à mesure que la revue gagnera en qualité et en quantité (de pages);
3. miser sur la vente en kiosque partout dans la province;
4. avec le temps, en venir à une formule d'abonnement seulement.

QUELS SACRIFICES SOMMES-NOUS PRÊTS À CONSENTIR POUR DEVENIR PLUS ÉCOLOGIQUES? LESQUELS SERAIENT UTILES?

par Louise Marier

Le sujet touchant chaque être humain, les opinions de la vingtaine de participants et participantes furent nombreuses. Voici les principales idées qui en sont ressorties.

Il n'est pas évident, même pour nous ornithologues, que certains gestes que nous posons sont nuisibles à l'environnement, ancrés que nous sommes nous aussi dans nos habitudes de confort et de consommation. Il est donc essentiel de changer ces habitudes en nous efforçant de développer davantage une conscience écologique globale, c'est-à-dire une conscience qui nous suivra non seulement lorsque nous observons les oiseaux mais dans tous nos gestes, que ce soit en auto, au travail, à la maison ou dans nos loisirs.

Cette prise de conscience devrait nous amener à l'utilisation plus rationnelle de nos ressources, à l'utilisation de substituts écologiques à certains produits, à la pratique de la récupération.

Quelques exemples d'utilisation plus rationnelle de nos ressources ont été cités en atelier: ne pas laisser couler l'eau lorsque l'on se brosse les dents; sur les grandes routes, diminuer la vitesse à 100 km/h, il en résultera une économie d'essence et conséquemment moins de pollution; avoir le réflexe du co-voiturage; pour les chasseurs de gros gibier, s'en tenir au quota au lieu de tuer inutilement et enterrer des bêtes lorsque d'autres prises sont plus belles.

Utiliser des substituts écologiques à certains produits n'est pas toujours facile. On doit parfois sacrifier du temps pour trouver ces produits et de l'argent car ils sont souvent plus chers, et accepter de laisser tomber la «senteur du net» ou la blancheur du papier. Une pratique à développer est d'écrire aux compagnies, leur demandant de fabriquer des produits plus écologiques. Une personne qui l'a fait a mentionné que les compagnies prennent vraiment ces lettres en considération.

Nous avons fait le constat que certains de ces produits écologiques sont méconnus et que la plupart des revues qui les font connaître sont à faible tirage et s'adressent à des gens déjà conscientisés. Nous lançons donc un appel à ceux et celles qui ont des compétences ou des contacts pour la création d'une revue spécialisée sur le sujet. Cette revue, en plus de faire connaître les produits, répondrait aux interrogations des lecteurs comme «tel geste est-il moins dommageable pour l'environnement que tel autre?» Entre-temps, nous suggérons d'écrire au magazine «Protégez-vous» pour qu'ils se prononcent sur les produits écologiques et introduisent plus de critères environnementaux dans leurs tests.

Une participante nous a parlé des actions entreprises dans le milieu scolaire afin d'habituer les jeunes à la récupération; une autre nous a parlé de ce qui pourrait être fait dans son milieu de travail. Les idées ne manquent pas mais le problème actuel c'est le peu de débouchés pour le recyclage. Il nous faut donc, en plus de nos actions quotidiennes, faire pression sur les gouvernements. Par exemple, au niveau municipal, réclamer la cueillette sélective des déchets et au niveau provincial, exiger des subventions plus importantes à la recherche sur le recyclage et des subventions pour la création d'entreprises qui pourraient en résulter.

Au point de vue strictement ornithologique, l'effort à faire pour l'environnement est de respecter scrupuleusement le code d'éthique en sacrifiant, s'il le faut, une identification, une coche ou une photographie. Pourquoi ne pas prendre tous les moyens accessibles pour épargner l'environnement et les faire connaître à notre entourage. Peut-être ainsi aurons-nous le plaisir d'observer pendant longtemps nos charmants voisins ailés.

RESTERA-T-IL DES OISEAUX À OBSERVER DANS LES PROCHAINES DÉCENNIES? A-T-ON RAISON DE S'INQUIÉTER? QUEL AVENIR LEUR PRÉVOIT-ON?

par Renaud Bélanger

Disons tout d'abord que les perspectives d'avenir pour la gent ailée n'étaient pas des plus optimistes dans notre groupe. La détérioration par l'homme de l'environnement, des habitats et surtout des zones de nidification semble la cause première de ces inquiétudes beaucoup plus que les catastrophes naturelles.

La marée noire causée par l'Exxon Valdez au large de l'Alaska a semblé toucher l'opinion mondiale sensible à la protection de la nature. La prochaine décennie sera déterminante pour l'état de santé

de la planète et pour une multitude d'espèces d'oiseaux. En conclusion, il va falloir que l'homme vive de plus en plus en harmonie avec la nature, qu'il augmente les sites naturels, les couloirs migratoires et les sites de reproduction.

Malgré ces mesures de protection et le bon vouloir de chacun, le contingent d'une espèce augmentera par rapport à une autre qui n'aura pas su profiter ou s'adapter aux aménagements construits par l'homme.

LES CHANTS D'OISEAUX, PEUT-ON S'Y FIER POUR DÉTERMINER LA PRÉSENCE, L'IDENTITÉ ET L'ABONDANCE DES OISEAUX? (1)

par Laval Roy

Dans un premier temps, le groupe de 21 participants a décortiqué la question et précisé les termes.

A) **Les chants d'oiseaux**

Quand on parle de chants d'oiseaux, nous avons fait abstraction des cris d'alarme ou des sons bien particuliers émis lors de confrontations territoriales par exemple. On s'est arrêté plus spécifiquement au chant ou à la mélodie ou à la phrase proprement dite, soit-disant unique à chaque espèce.

B) **Peut-on s'y fier?**

Pour parler de fiabilité, il fallait considérer deux éléments essentiels, à savoir l'observateur et l'oiseau.

1- **L'observateur** : il a ses limites physiques (acuité auditive, la mémoire qui est le lien entre le déjà entendu et la connaissance) et il a des limites de connaissance dans l'apprentissage des différents chants.

2- **L'oiseau** : il peut avoir un chant très distinctif et seulement celui-là ou, à l'occasion, emprunter le chant des autres oiseaux; il peut s'hybrider et le résultat de l'hybridation peut produire le chant de l'une ou l'autre des espèces; l'individu peut avoir 10 à 12 chants différents (paruline à croupion jaune); l'espèce peut avoir 4 ou 5 chants différents, mais l'individu n'utilise qu'un chant; il peut y avoir des variations inter-individu selon sa distribution géographique ou des variations du répertoire d'un individu (aucun bruant chanteur n'a exactement le même chant).

Conclusion : OUI, on peut s'y fier, mais à la condition de connaître ses limites propres comme observateur et les limites et caractéristiques des oiseaux chanteurs.

C) **Pour déterminer la présence**

Ce n'est pas parce qu'un oiseau ne chante pas à un endroit précis qu'il faut conclure qu'il n'y est pas. Plusieurs éléments sont à considérer et ceux notés par les participants sont les suivants :

- a) environnement ou habitat;
- b) saison;
- c) heure de la journée;
- d) conditions atmosphériques pouvant influencer le comportement;
- e) cycle vital de chaque espèce;
- f) caractéristiques de l'espèce elle-même: bruyant ou discret;

- g) configuration du terrain pouvant bloquer les sons
- h) qualité du son émis par l'oiseau: son aigu ou grave, fort ou faible.

Conclusion : OUI, on peut déterminer la présence à condition d'être conscient de tous les points ci-haut mentionnés.

D) **L'identité**

Quand il est question d'identifier les oiseaux par le chant, il faut que l'observateur ait une connaissance approfondie acquise par l'expérience sur le terrain.

Certaines espèces d'oiseaux ont des chants très semblables et peuvent se rencontrer dans des habitats qui se recoupent. La paruline des pins, le junco ardoisé, le bruant familier et le bruant des marais peuvent être entendus du même endroit en migration et leurs trilles sont très semblables.

Même avec des patrons bien établis, l'interprétation de chaque personne peut influencer l'identification.

Dans des endroits où une multitude d'oiseaux chantent en même temps, les chants qui s'entrecroisent peuvent créer une confusion. L'observateur doit donc connaître à fond les chants afin de discerner le commencement et la fin de l'autre.

Certaines espèces comme les *Empidonax* ne peuvent pratiquement être identifiées que par le chant.

Des espèces très furtives comme le dindon sauvage, le râle jaune, ainsi que des oiseaux nocturnes (engoulevents, hiboux) sont plus souvent entendues que vues.

Il y a des «espèces à risque» qu'il faut lister et essayer de voir absolument pour confirmer le diagnostic auditif.

E) **L'abondance des oiseaux**

En conclusion, le chant est un élément important dans l'observation et l'identification des espèces d'oiseaux. De la même façon que la voix de quelqu'un fait partie intégrante de son être, le chant de l'oiseau doit nous devenir graduellement familier. On doit s'attarder, en commençant, à l'identification visuelle de l'oiseau. L'identification auditive viendra par surcroît, avec l'expérience.

Le chant est important, car il nous indique la présence d'êtres quelquefois furtifs : bruant des plaines, bruant sauterelle... Huit fois sur dix, on découvre un oiseau parce qu'il a d'abord chanté.

La «coche» par le chant ne doit pas devenir un moyen «absolu» d'identification, mais bien un moyen au même titre que les autres caractéristiques physiques ou de comportement.

LES CHANTS D'OISEAUX, PEUT-ON S'Y FIER POUR DÉTERMINER
LA PRÉSENCE, L'IDENTITÉ ET L'ABONDANCE DES OISEAUX? (2)

par André Cyr

Il a fallu tout d'abord distinguer entre les modes de perception visuelle (qui est directionnelle) et auditive (qui est multidirectionnelle). Selon le mode de perception, le chant provenant de l'oiseau traverse des types d'interférences différents avant de se rendre à l'observateur. Tout ceci affecte donc la réponse à la question posée ci-dessous en trois volets :

1) **Peut-on déterminer la présence de l'oiseau à l'aide du chant?**

La réponse est unanimement oui, a priori. Cependant, les sujets d'attention suivants ont été soulevés pour corriger ou solutionner certains problèmes. L'attention de l'observateur est attirée en premier vers ce qui est connu et un chant inconnu peut ne pas être perçu par l'observateur. Le silence (selon la période de l'année) n'est pas synonyme de présence ou d'absence, et la fréquence d'observation peut aussi être affectée. Selon le degré de connaissance de l'observateur, le chant peut être confondant (grenouilles, écureuils). La perception du chant est aussi affectée par la localisation de la source, par rapport à l'observateur, ce qu'on peut corriger si l'oiseau chante souvent.

2) **Peut-on confirmer l'identité de l'oiseau à l'aide du chant?**

Il faut premièrement la connaissance du chant ou du cri de l'oiseau par l'observateur; ceci détermine le degré de fiabilité de sa propre connaissance et donc sa crédibilité auprès des autres observateurs. (Ce problème s'applique aussi à l'observation visuelle.) La détermination de l'identité sera donc fonction du récepteur (selon chaque observateur) et de ses prédispositions, de sa mémoire auditive, de la région d'observation (un oiseau normalement absent en un lieu peut être non détecté parce qu'inconnu), etc.

En second lieu, l'identité est fonction de l'espèce, certaines n'étant reconnaissables qu'au chant (moucherolles *empidonax*). Ici il faut tenir compte de la variabilité du chant entre les espèces, à l'intérieur d'une espèce, et pour un même individu. Cette variabilité est affectée par la saison, la maturité, la période du cycle reproducteur de chaque individu, le climat, la motivation du comportement, etc.

L'identité dépend en troisième lieu de l'environnement qui affecte la manifestation du chant de l'oiseau et donc la perception qu'en a l'observateur, quel que soit son degré de connaissance. Parmi les facteurs, mentionnons les conditions du milieu (vent, pluie, chute d'eau), l'habitat (nos attentes correspondent en général à ce qui est «normalement» offert par le milieu précis, ce qui peut fausser l'identification), la distance du chant (la distorsion à tra-

vers l'habitat peut fausser la perception), etc.

Le quatrième critère consiste à éliminer l'incertitude dans le cas des similitudes. En les étudiant et en associant des chants semblables, on peut établir des regroupements pour différencier les subtilités de chants d'espèces différentes aux propriétés intrinsèques comparables. Les oiseaux imitateurs doivent aussi faire l'objet d'une attention particulière, de même que les espèces dont les chants se ressemblent (ex.: merle, cardinal à poitrine rose, tangara). Une comparaison d'éléments semblables permet d'améliorer la connaissance de l'observateur et donc son propre degré de fiabilité.

Une solution infaillible dans chaque cas n'existe pas. L'expérience sur le terrain, à courir après les oiseaux dont on ne connaît pas le chant, est recommandée.

3) **Peut-on déterminer l'abondance de l'oiseau à l'aide du chant?**

Il faut commencer par poser clairement la question, à savoir : pourquoi on veut connaître l'abondance (le nombre d'oiseaux) et déterminer les limites de l'étude. Exemples : suivre les fluctuations des populations dans une région particulière, révéler la composition d'un écosystème et de ses ressources, étudier certains phénomènes biologiques de l'avifaune (migration, reproduction). La question étant posée, il faut ensuite savoir que certains facteurs peuvent perturber l'acquisition de l'information sur le nombre d'oiseaux d'une région pendant une période de temps donnée. Parmi ceux-ci, mentionnons le fait que plusieurs oiseaux peuvent chanter en même temps, qu'il n'est pas possible d'estimer le nombre d'oiseaux par leur chant lorsqu'ils sont en bandes plutôt que solitaires, qu'il est souvent difficile de tenir compte des déplacements des oiseaux pendant la période de dénombrement, que la perception de l'observateur a ses limites, surtout s'il y a à compter beaucoup d'oiseaux d'espèces différentes, pendant de longues périodes de temps, que le comportement de l'oiseau affecte la fréquence des chants.

En tenant compte de cela et d'autres facteurs, selon la recherche, il faut ensuite choisir une méthode qui permette de répondre aux questions qu'on pose. Certaines méthodes sont applicables seulement si les oiseaux ne bougent pas trop (ils sont sur leur nid, ou occupent un territoire, ou une aire d'alimentation fixe pendant un certain temps.)

Pour restreindre la marge d'erreur, il faut établir des comparaisons (même saison, même localité, mêmes observateurs, mêmes phénomènes biologiques, mêmes métho-

des d'observation, etc.). Il existe des méthodes sur surfaces quadrillées, le long de transects, par points d'écoute, par comptage sur photographies, par feuillet, par durée, par nombre d'observateurs, etc. Il est important de définir les unités de temps et d'espace relatives aux dénombrements.

Il faut retenir que 75 à 85% des observations se font à l'aide du chant pour beaucoup d'espèces, d'où l'importance de

développer une certaine connaissance du chant et des cris des oiseaux pour déterminer leur présence qui peut mener à leur identification et dont dépend la détermination de l'abondance.

En conclusion, on peut dire que les informations obtenues par les chants des oiseaux confèrent à «l'audition des chants» ses lettres de noblesse...

**NICHOIRS ET MANGEOIRES D'OISEAUX.
AU-DELÀ DE NOS EFFORTS ET DE NOS INTERVENTIONS,
EN FAISONS-NOUS TROP?
QUEL EST L'IMPACT SUR L'ENVIRONNEMENT?**

par Pierre Otis

Cinquante personnes, divisées en deux groupes, ont pris part à cet atelier qui n'a fait l'objet d'aucune recommandation concrète. Les participants ont surtout profité du temps qui leur était accordé pour amorcer une réflexion sur le sujet de l'atelier et ainsi identifier des avenues à explorer dans le futur.

Pourquoi installons-nous des nichoirs et des mangeoires?

- . pour étudier le comportement des oiseaux;
- . par souci d'esthétique - pour admirer leur beauté;
- . pour partager des expériences avec les autres;
- . pour aider à la réintroduction de certaines espèces (par exemple le merle bleu);
- . pour profiter de l'effet «thérapeutique» que peut procurer la présence des oiseaux autour de soi.

Est-ce qu'on crée une dépendance chez les oiseaux?

Il semble y avoir peu de dépendance. Dans le cas plus spécifique des postes d'alimentation, les oiseaux les utilisent plus comme complément que comme source principale de nourriture.

Quels sont les côtés positifs à ces deux activités?

Comme il est mentionné plus haut, c'est une aide précieuse pour le maintien ou la réintroduction d'espèces dont le statut est précaire. C'est, de plus, une excellente façon d'initier les débutants, en particulier les enfants.

Quoique cela soit difficile à mesurer, on peut supposer que ces activités offrent une contrepartie non négligeable à la destruction des sites de nidification et d'hivernage.

Quels sont les effets négatifs possibles?

Il y a des risques d'exagération de la part de «maniaques» qui peuvent exaspérer leurs voisins au point d'amener les municipalités (comme à Sherbrooke) à voter un règlement interdisant de nourrir toute espèce animale sur leur territoire.

Certaines espèces mal adaptées à un climat aussi rigoureux que le nôtre peuvent souffrir d'une alimentation irrégulière. De plus, certaines espèces peuvent souffrir de carences assez sévères pour amener des troubles physiologiques (par exemple, la tourterelle triste chez qui le manque de calcium entraîne l'atrophie des doigts et des malformations du bec.)

L'enthousiasme de certains peut amener une vision biaisée de l'écologie par un acharnement inconsidéré à vouloir contrôler les espèces «indésirables» (moineau domestique, étourneau sansonnet, rapaces diurnes, mammifères.)

Un effet négatif moins tangible mais tout aussi important, si on endosse une vision globale, serait l'impact que peut avoir la culture intensive des graines utilisées dans les postes d'alimentation. Il faut, pour s'en convaincre, penser à la colossale quantité de tournesol nécessaire chaque année pour approvisionner les nourrisseurs enthousiastes de toute l'Amérique du Nord. Soulignons qu'en Nouvelle-Angleterre, une maison sur trois est dotée d'au moins une mangeoire.

Le risque d'empoisonnement des oiseaux que nous attirons par l'installation de mangeoires augmente si nous utilisons des pesticides toxiques sur les arbres et les arbustes qui ornent nos terrains.

Il faut finalement souligner la responsabilité que nous devons endosser, quand nos efforts pour amener certaines espèces à nicher près de nos habitations, résultent en une dépendance sérieuse ou même un comportement exclusif. Deux exemples sont spontanément ressortis: l'hirondelle bicoloré et l'hirondelle pourprée.

En conclusion

Non, nous n'en faisons pas trop.

Oui, nous avons un impact.

Mais cet impact est globalement positif car les avantages l'emportent largement sur les côtés négatifs.

*L'ORNITHOLOGIE HIÉR
AUJOURD'HUI
ET SURTOUT DEMAIN*

L'aube n'arrive pas tout d'un coup.

Bien avant l'aube, certaines lueurs l'annoncent. Elles semblent faibles, fragiles, précaires, mais elles ne trompent pas.

Bien avant que ne s'impose ce que sera l'évidence, saurons-nous jeter quelques balises et apporter quelques lumières à cette décennie qui nous mène à l'aube du vingt et unième siècle?

Pré-aube d'une époque dont la vision nous hante.

Pré-aube de ce dont nous avons tous plus ou moins l'intuition.

Comment se dénoueront à l'échelle planétaire les bouleversements climatiques, écologiques, sociaux et politiques dont ce siècle semble être la source, le témoin et le principal acteur?

C'est par les oiseaux que nous, les ornithologues, ouvrons notre fenêtre sur l'univers et la nature. Cette nature, nous en avons la conviction intime et profonde, elle brille et vibre de tout son éclat, de tous ses secrets, dans la migration d'un colibri, le vol de l'aigle ou le chant d'une grive solitaire. Avant que l'aube ne déverse sa lumière sur la grisaille où tout semble confus, nous pressentons que les oiseaux et nous aurons partie liée au même destin.

À l'heure où point l'aurore, il est temps de parler de ce qu'était, de ce qu'est et de ce que sera l'ornithologie chez nous et ailleurs.

Claude Simard,

Club des ornithologues de Québec